



À ceux qui trouvent un plaisir
à écrire lorsqu'ils lisent, et à
ceux qui trouvent un plaisir
à lire lorsqu'ils vivent...

À jamais...

Anthologie d'écrits
de Français 335
(automne 2013)

À jamais...

**Français 335
(automne 2013)**

Tous droits réservés © 2013 George Hoffmann

DEDICACE

À ceux qui trouvent un plaisir à écrire lorsqu'ils lisent, et à ceux qui
trouvent un plaisir à lire lorsqu'ils vivent...

TABLE DE MATIERES

| | |
|---|------|
| DÉDICACE | iii |
| TABLE DE MATIÈRES | v |
| Avant-propos | viii |
| « Vert » de Victoria Morga..... | 11 |
| « La Focalisation : La vie <i>comme</i> pleine lumière » de Katarina Evans | 12 |
| « La Décapitation » de Danielle Kind | 13 |
| « Argent » de Caroline Hutcheson | 14 |
| « Exercices De Style » de Kyra Hauck | 15 |
| « Poème d'une chose inconnu » d'Ari Brown..... | 16 |
| « Perspective d'un chat » de Josh Partridge | 17 |
| « Les Haïkus » de Kayla Silverstein | 18 |
| « Anna Månsdotter » de Marissa Wais..... | 19 |
| « Les méditations d'un mari » d'Alaina Butner | 20 |
| « Car il avait été longtemps... » d'Eva Pullano | 21 |
| « Micro-Fiction : Décapitation de Joseph Haydn » de Saara Mohammed | 1 |
| « La Recette » de Rivan Stinson..... | 2 |
| « Chambre d'enfance » d'Angela Taylor | 3 |
| « Aphorismes » de Kyra Hauck..... | 4 |

| | |
|--|----|
| « La Réponse » de Cristina Glakas | 5 |
| « La Décapitation de Robespierre » de Kayla Silverstein | 6 |
| « La Barbie Décapitée » de Kevin Chung | 7 |
| « Des Truismes » d'Emma Lenke | 8 |
| « Monologue d'un décapité » de Rachel Lewenauer | 9 |
| « Cher Jean » d'Ari Brown | 10 |
| « Exercices De Style » d'Emma Lenke | 11 |
| « Variations sur un thème (Queneau) » de Josh Partridge | 12 |
| « La Focalisation » de Danielle Kind | 13 |
| « Lettre d'excuse » de Rachel Lewenauer | 14 |
| « Haïkus » d'Uniko Chen | 15 |
| « Manifestation des étudiants » de Wayne Ng Kwing King | 16 |
| « Aphorismes » d'Eva Pullano | 17 |
| « Chambre d'enfance » d'Uniko Chen | 18 |
| « Les chambres » de Rivan Stinson | 19 |
| « Les Haïkus » de Samantha Pinto | 20 |
| « Focalisation » d'Emma Lenke | 21 |
| « Marcel Proust » de Kevin Chung | 22 |
| « Rouge » de Rivan Stinson | 23 |
| « L'Échangé » de David Mays | 24 |
| « Le cèdre » de Marissa Wais | 25 |
| « Ma chambre » de Victoria Morga | 26 |
| « Ci-gît une fille qui avait une passion pour les sucreries » de Caroline Hutcheson | 27 |
| « La sorcière et les Abeilles » de Alaina Butner | 28 |
| « Haïku » de Victoria Morga | 32 |
| « Cet objet est un objet de maintes paradoxes et contradictions » de Samantha Pinto. | 33 |
| « Le Verre » de David Mays | 34 |
| « Haikus » de Cristina Glakas | 35 |
| « La focalisation insolite » de Caroline Hutcheson | 36 |
| « Un poème pour un objet » de Bryan LaPointe | 37 |
| « Faites passer le message » de Wayne Ng Kwing King | 38 |
| « Le Pastiche de Camus » de Danielle Kind | 39 |
| « Récit roussellienne » d'Uniko Chen | 40 |
| « Aphorismes » de Katarina Evans | 41 |
| « Polar » d' Eva Pullano | 42 |
| « CryoCorps, la Nouvelle Fontaine de Jouvence » d'Alaina Butner .. | 43 |
| « Le Dindon Le Jour Avant Thanksgiving » de Kyra Hauck | 46 |
| « Raymond Queneau : Une version fantomatique » de Bryan LaPointe | 47 |
| « Exercice de style 'philosophique' » de Saara Mohammed | 48 |
| « Lettre de pardon » de Kevin Chung | 49 |

| | |
|--|----|
| « Lettre officielle » de Rachel Lewenauer..... | 50 |
| « Réponse d'Elizabeth à Henri » de Wayne Ng Kwing King | 51 |
| « Les aphorismes » de Caroline Hutcheson..... | 52 |
| « Moment de décapitation » d'Ari Brown | 53 |
| « Les Truismes » de Samantha Pinto..... | 54 |
| « Figure de Style » d'Angela Taylor | 55 |
| « Focalisation onirique » de Cristina Glakas | 56 |
| « Reprise de la démocratie en Amérique » de David Mays | 57 |
| « Tocqueville Aux États-Unis, Une Deuxième Fois » de Bryan LaPointe | 58 |
| « Haïkus » d'Angela Taylor | 59 |
| « Lettre d'excuse » d'Alaina Butner..... | 60 |
| « Lettre d'excuse » de Saara Mohammed | 61 |
| « Lettre d'excuse » de Katarina Evans | 62 |
| « Avant de mourir, je veux... » d'Uniko Chen | 63 |
| « La Fin En Rose » de Kayla Silverstein | 64 |
| « Le proverb » de Marissa Wais | 65 |
| « Le moment de ma vie où je fus le plus heureux » de Josh Partridge | 66 |

AVANT-PROPOS

Merci à Laurie Sutch et à Terri Geitgey pour leur soutien sans faille.

« VERT » DE VICTORIA MORGA

Je suis encerclé par une forêt verte
Les feuilles et l'herbe remuées par le vent
La terre nourricière bouleversé par ces pertes
Ne plus protéger, immobile en observant

Détruite par la cupidité de l'humanité
La jalousie s'inscrit dans les yeux
Encore de l'asphalte qui contribue à l'homogénéité
Un grand désir du pouvoir insomnieux

Un printemps inattendu et abîmé
Une terre dépouillée de ses beaux éléments
Plus de feuillage tendre ou de vapeur boisée
La terre nourricière souffre de l'aveuglement

Ils n'y accordent aucun intérêt
La nature ne joue pas dans leur orchestre
L'environnement massacré exprès
Adieu, notre émeraude terrestre.

« LA FOCALISATION : LA VIE COMME PLEINE LUMIERE » DE KATARINA EVANS

Je suis liée avec tous mes amis et nous sommes positionnés en ligne directe, chacun à côté d'un autre. C'est un lien des membres identiques avec la même forme et apparence. Comme beaucoup de choses précieuses, y compris les autres dans la ligne, je suis petite et fragile. Mais, ce n'est pas comme un individu que je fus ma contribution au monde. En général, il est évident que le monde peut bien fonctionner en raison de divers éléments qui marchent à l'unisson pour être bénéficiaires, et de la même façon, je suis plus signifiante en tant que partie d'une équipe. Selon les gens qui marchent dans la rue et nous regardent, nous sommes ce qu'ils appellent les illuminations ou les lumières de Noël.

Le but de ma vie est de servir comme un spectacle pour faire plaisir aux gens qui m'admirent. Les gens sont toujours fascinés par mon pouvoir d'illuminer l'obscurité de la nuit, mais en plus, mon pouvoir de créer les sentiments typiques des fêtes de fin d'année, telles que la chaleur, l'intimité, et l'ambiance joviale globale.

Les sourires rayonnants et des yeux élargis me donnent un sens de bonheur gratifiant. Pourtant, de temps en temps, je suis aussi un moyen de guerre moderne utilisé par des couples et des familles pour se battre pour la maison perçue comme la plus joyeuse et vivante de tous.

Tout à coup, un de mes amis est tombé à sa mort à cause des raisons inconnues et mystérieuses mais sa mort a créé un effet domino et tous les autres y compris moi-même ont commencé à mourir jusqu'à la fin inévitable de la chaîne entière.

Et puis, une main humaine nous enlève et nous jette dans la poubelle, avant de nous remplacer par une autre collection des illuminations qui sont accrochées de la même façon délicate.

« LA DECAPITATION » DE DANIELLE KIND

J'ai pensé toujours que ces personnes étaient stupides mais ils ont pris à un nouveau niveau ridicule. Quelques fois ils oublient me nourrir mais je suppose je considérerai leurs chômages comme une porte ouverte à dispenser quelques temps aimables avec mes propriétaires. Quelques fois je pense qu'ils se sentent plus concernés avec la ferme des vers et leurs rêves sombres d'ouverture leur magasin de vers « I got worms ». Eh ben. Qu'est-ce que une perruche fait à Providence, Rhode Island ? Si je n'étais pas dans cette cage, je gèlerais à la mort dehors parce que, franchement, je suis domestique maintenant et je n'ai aucune idée quelle direction est le sud.

Quand Lloyd retourna avec ça valise et expliqua à Harry de ses rêves de Colorado je pense, merde. Ils vont m'oublier encore et je vais maigrir à vue d'œil dans cet appartement dégoûtant. À mon avis, il est probable qu'ils prennent la ferme des vers et me laisse. Comme je soupçonnai, ils décidèrent d'aller en Colorado. J'acceptai mon destin. Après quelques minutes tout seules, j'entendis un grand bruit à la porte. Je pensais qu'il était Harry retourne au appartement parce qu'il oublia quelque chose. Il oublie toujours ses magazines obscènes. Pour quelque raison, je les ignorai puisque les gens conduisent un fourgon qui ressemble un chien.

Cependant, il n'était pas Harry mais un gros homme et une femme laide entrèrent avec un air furibond. Merde, ils cherchent pour Harry et Lloyd et plus important, le valise. Je paniquai comme l'homme vint plus proche à la cage. C'est la fin ? Dois-je payer la dette de la stupidité de mes propriétaires ? J'entendis un craquement comme ma tête tombe à la terre. Malheureusement, tous que je pourrais penser dans mes dernières minutes étaient les voix de Harry et Lloyd chantant les mots à « Africa » par ToTo. Je leur souhaitai quelques chances comme je tombe dans l'obscurité.

« ARGENT » DE CAROLINE HUTCHESON

L'argent. C'est le pouvoir, c'est la monnaie de poche qui fait du bruit plaisant avec chaque pas, qui tombe ici et là, comme
Les paillettes sur la robe de soir d'une jolie fille. Elle sort d'une voiture de luxe, aussi argentée que le collier des diamants que son amant lui a donné.

Quelques heures après, quand il ne reste que quelques gouttes de l'eau-de-vie dans ce verre là, la robe tombe au sol de la chambre comme une cascade sous le soleil.

L'argent. Les choses deviennent plus difficile quand l'argent est perdu. Les nuages arrivent avant un orage féroce, avec une force silencieuse mais visible, les mèches des cheveux d'un veillard.

Il se regarde lui-même dans la glace sans aucun sentiment. Son esprit est parti le jour où sa femme est morte, mais son corps est encore sur la terre, la bague de mariage brille toujours sur son doigt. C'est l'argent. C'est le souvenir ferme d'un amour, argent comme l'acier. Un souvenir qui lui perce comme un couteau pointu.

« EXERCISES DE STYLE » DE KYRA HAUCK

Haïku

Un homme, l'autobus
Prend sa place parmi du monde,
À la gare après.

Tu vois

C'était l'autobus de la ligne S, tu vois. Et j'ai vu un jeune homme, tu vois, qui portait un chapeau ridicule, et tu vois il avait un cou très long. Tu vois, nous sommes montés dans ce bus-là. Et il se plaindrait, tu vois, que son voisin lui marchait sur les pieds, tu vois. Et puis, tu vois, il a pris une place libre, tu vois.

Quelques heures, tu vois, plus tard, j'ai remarqué ce même individu, tu vois devant la gare, tu vois, la gare Saint-Lazare. Il était, tu vois, en conversation avec un type, tu vois, qui lui conseillait, tu vois, d'ajouter un bouton sur son pardessus, tu vois.

Détourné

J'ai vu, mais peut-être pas très bien. Je ne sais pas, les yeux sont menteurs. Peut-être pas menteurs, mais ils ne savent pas très bien comment analyser les choses. Mais bon, selon ce que les yeux me disaient, un jeune homme avec un cou long. Un peu long. Long, je dis, mais je peux me tromper. Franchement, je me trompe souvent. En fait, j'ai pris un examen une fois, et je l'ai raté. Quelque fois, mieux dit. Encore une fois, ce jeune homme est monté dans l'autobus. Mais lequel ? Ah, la ligne S. Hier, j'ai pris la ligne S pour aller au boulot. J'aime bien la ligne S. C'est une ligne très bien conduite. Et il y a des gens intéressants. Hier, sur la ligne S, j'ai vu un jeune homme avec un cou long. Mais, je vous ai déjà dit que j'ai vu ce jeune homme ! Les jeunes hommes sont gentils, n'est-ce pas ? J'en connais quelques-uns. Ils sont gentils, pour la plupart. Mais pas toujours, bien sûr. Personne ne peut être gentille tout le temps. Mais, qu'est-ce que je disais ? Contais-je une histoire ? Je ne me souviens pas...

« POEME D'UNE CHOSE INCONNU » D'ARI BROWN

Là vous restez,
dans vos chaises,
à vos pupitres,
tremblants à cause du froid.
Le prof essaie d'enseigner, mais—

Par mes veines, on visite les autres.
Mon corps, mon âme, mes veines.

J'inspire :
Quelqu'un travaille.
Tout seul, tant pis.
Il transpire un peu trop, fait-il
trop chaud ?
Il enlève le pull.
Il faut me réparer, ouais ?

J'expire :
Je suis cassé (ou c'est ce qu'on m'a dit).
Où je vais il y a les extrêmes.
Je ne vais nulle part (je suis trop grand !)
alors, on m'amène le médecin.
Il me bats — sans miséricorde—
jusqu'à ce que je reviennes à la bonne santé.

Je respire :
« Ferme les portes ! »
« Ferme les fenêtres ! »
« Tu l'as changé exprès ? »
« Fait trop chaud ! »
« Fait trop froid ! » Les chairs de poule.

Je suis le créateur du vent.
Le maître du temps.
La force du confort.
Mais cependant, je ne suis qu'un outil
de quelqu'un plus puissant que moi.

« PERSPECTIVE D'UN CHAT » DE JOSH PARTRIDGE

En dépit d'être énorme et d'avoir la possibilité d'ouvrir des boîtes de conserve, les humains sont des créatures fragiles et faibles. Il est notre devoir de prendre soin d'eux, et avec notre aide ils pourraient survivre. Ils n'ont pas de griffes pour la chasse, et à peine des cheveux pour se garder au chaud. Ils se couvrent régulièrement dans des couvertures de corps tous les matins, je suppose pour éviter de mourir de froid. Ils semblent ne pas utiliser leur languette à rien, je n'ai aucune idée de comment ils restent propres. Il nous est important de lécher leurs visages afin qu'ils puissent rester propres. Chaque jour, ils regardent des objets inanimés pendant des heures. Nous devons briser ce regard ou bien ils pourraient regarder cet objet à jamais. Il ne faut pas beaucoup, marcher sur ce qu'ils tiennent et tout à coup ils sont de retour à la vie normale. Ils semblent qu'ils n'aiment pas vraiment quand nous sommes assis sur la boîte à lumière. Il est trop confortable et produit beaucoup de chaleur, à quoi d'autre pourrait-il servir pour d'autres de s'y asseoir? Nous ne demandons pas beaucoup, de la nourriture et un endroit propre pour aller à la salle de bains. Mais parfois, c'est même trop pour eux, donc nous devons les rappeler que nous avons faim tout le temps. Si vous avez besoin de nourriture tout simplement continuez à les parler très tôt le matin. Cela rompt habituellement leur sommeil et ils se lèveront pour nous nourrir. Ne donnez pas votre amour trop facilement ; les humains doivent le gagner. Vous pouvez montrer votre affection avec le coup de tête occasionnel, ou en se posant sur le dessus d'une partie de leur corps. Ils semblent être des créatures faciles à satisfaire.

« LES HAÏKUS » DE KAYLA SILVERSTEIN

Le soleil au ciel
Un homme tombe à la piscine
Les oiseaux y chantent

Le vent souffle froid
Les feuilles tombent des arbres
A travers le parc

C'est un œuf très bleu
Les vers aux rues le matin
Après qu'il pleut là

Avant l'air est froid
Les pommes sont prêtes là
La dinde est bourrée

Passez-vous du thé
Il neige là maintenant
L'odeur des biscuits

« ANNA MÅNSDOTTER » DE MARISSA WAIS

Et en ce moment, je sais que je n'ai jamais fait quelque chose de mauvaise. Je n'ai pas tué, je n'ai pas tué, j'ai hurlé simplement. Je ne me justifierais pas. J'ai vécu et j'ai hurlé et en ce moment, je vois du gris métallisé. Ce n'est pas la couleur de ma maison et nous n'avons pas eu d'or non plus. Est-ce ceci la couleur de l'intérieur de mes paupières ? Où est-ce cela simplement la terre ? Je veux juste une réponse. La terre est verte, tout le monde est vert, je cours durant des heures et tout est vert vert monde vert. Ma sœur est ici – je jure que je ne l'ai pas tuée – elle rit. Elle me dit quelque chose au sujet de la mer et je sais brusquement que les pieds sont bleus. Je ne peux pas courir – ils sont bleus. Elle ne peut pas nager mais ce n'est pas ma faute et je ne peux pas courir mais je peux respirer et alors, j'hurle et j'hurle et elle n'est plus ici. Je pense qu'il neige mais je ne sais pas complètement parce qu'elle est sous la mer et mes yeux sont fermés et bleu et pas vert et je ne peux pas voir mes paupières et non, je ne nagerai pas en ce moment, mais je peux la trouver. Le sel est ici, dans la mer. Elle a pris toute de l'eau et tout le bleu et il n'y en a plus pour moi.

« LES MÉDITATIONS D'UN MARI » D'ALAINA BUTNER

Mais elle est si belle avec sa marque rouge en forme de sablier, et si belle quand elle s'approche de moi et qu'elle me prend délicatement entre ses bras, poussant du nez mon cou, parfois elle le mord légèrement et parfois ça fait mal, aïe ça fait mal mais qu'est-ce que tu fais ? Mais arrête ! Oh merde tout est en noir et je ne sais pas pourquoi, elle rit sinistrement, son rire me fait fondre et je n'arrive pas à me bouger les membres mais je peux sentir les spasmes involontaires de mes muscles et ça fait bizarre et elle continue de rire, je suis heureux que mon état la rend contente mais vraiment je n'ai aucune idée de ce qui se passe, peut-être qu'elle est juste tellement belle que je n'arrive pas à me débrouiller devant elle ? Je suis étourdi et je souhaite voir son visage, elle s'éclate de rire maintenant et c'est la chanson la plus belle que j'ai jamais entendue, j'ai hâte de voir nos enfants, ça ne fera que quatre mois avant leur arrivée. Je ressens un profond bonheur quand elle vient vers moi, elle met ses jambes contre mon dos et je ne sais pas ce qu'elle fait maintenant, elle m'enveloppe d'une couverture chaude mais attend c'est quoi ça, c'est sa toile ? Elle me traîne à sa toile maintenant, tout est toujours en noir oh merde j'ai l'impression que je me suis perdu la tête.

**« CAR IL AVAIT ETE LONGTEMPS...» D'EVA
PULLANO**

Car il avait été longtemps,
la vue a complètement changé
et car je partirai le lendemain
la tristesse me grippa.

Comme un fort désir,
je ne l'oublierai jamais
la maison où j'ai grandi.
Le sentiment va rester chez moi
il y aurait longtemps jusqu'au retour.

La lumière vacillante commençait à s'éteindre,
les bûches dans la cheminée avaient depuis longtemps cessé de
crépiter et éclater.
Donc il faut choisir le bon moment
pour dire adieu
à tous ceux qui m'ont nourri et m'a aidé à grandir.

Le lendemain matin apportera des lumières
vives et l'effervescence d'énergie,
l'esprit du départ va entourer la maison
tout d'un coup je serai emporté

à l'univers de l'éducation.

« MICRO-FICTION : DECAPITATION DE JOSEPH HAYDN » DE SAARA MOHAMMED

Que faites ces gens qu'est-ce qu'ils font ici ? Savent-ils que j'avais été mort depuis un jour déjà? Qu'est-ce qu'ils veulent maintenant ? Est-ce qu'ils savent que je ne peux plus jouer du piano? Est-ce qu'ils savent que je ne peux plus composer ? Oui, je ne peux plus pousser les touches sur mon piano, je ne peux pas encore tourner les pages de musique dont les notes j'ai écrit si précisément, si soigneusement. Oui, j'aime la musique, oui, elle me manque beaucoup.

Je ne suis pas sur pour quelle raison ces jeunes hommes m'ont visité...qu'est-ce qu'il y a ? Un concert ? Oh des concerts, comme j'espère que je peux donner un spectacle. Mais plus que la scène j'aime mon propre piano, mes papiers et ma plume d'oie, moi, seule dans la maison avec mes sentiments, seule avec mes pensées.

Qu'est-ce que j'entends ? Qu'est-ce qu'il y a ? Ce sont les bruits des pas saccadés, comme de la pluie sur un toit, délicat, non, ils se précipitent, ils arrivent ici, mais pourquoi ? Ils s'approchent de moi ! Comme les sons que font ces gens sont beaux ! Oh comme je manquais des bruits, des sons de la vie ! Même un jour est assez, je ne peux pas vivre sans des sons, peut-être cela a du sens... Oh, comme j'ai besoin d'une seule note, une seule mélodie, une seule œuvre. Mon rêve du paradis, c'est toujours la musique.

« LA RECETTE » DE RIVAN STINSON

Avant la préparation :

Rincez les attentes d'être une femme propre
Laissez le four se chauffer une heure—ce plat prend beaucoup de temps afin de cuire
Coupez le lien de la dépendance des parents
Réservez une pincée de la gentillesse pour la fin
Émincez le sarcasme pour la répartition égale

La préparation de Rivan :

Vérifiez que le four atteigne 450 F
Versez le sarcasme fin dans un grand bol
Battez le avec une litre d'intelligence
Ajoutez quatre cuillerées d'amour d'esthétisme du monde de l'artiste
Incorporez le cœur de la romantique qui demande la vérité d'amour
Ajoutez une kilogramme de caractère peu sociable
Agitez vivement

La cuisson :

Versez les ingrédients dans un moule
Agitez alors il n'y a plus des morceaux—il devrait être lisse
Cuisez-le deux heures

La présentation :

Garnissez avec des yeux curieux
Saupoudrez de gentillesse
Servez avec une bouteille d'humour, une tasse de la patience et un sourire ; elle est vraiment bonne à cœur

« CHAMBRE D'ENFANCE » D'ANGELA TAYLOR

J'avais passé tous mes jours d'enfance dans ma chambre mais je vivais toujours dans la rêverie et mon imagination grâce auxquelles duquel je pouvais échapper aux ennuis de la réalité, la chambre dans laquelle je jouais avec mes poupées et mes nounours dans l'éclairage du soleil qui passait par le fenêtré, la fenêtré par laquelle on apercevait l'immense pin que je montais jusqu'à la branche le plus haut où je pouvais voir tout la longueur de la rue, le pin qui avait les branches assez fortes pour porter mes poids dans mon âge adulte, mais qui n'existe plus aujourd'hui, n'était pas la seule vestige de ma chambre qui n'existe plus comme les peintures de fées sur les murs que je regardais de mon lit avec la tête qui se reposait sur l'oreiller sur lequel j'imaginai dans mes rêveries que j'étais une fée gracieuse et élégante tandis que la nuit me parlait de ce que les grillons bavardait sous les étoiles dans le pelouse et quand le train annonçait au lointain son passage, et donc je me reposais sur mon lit à côté duquel on trouvait mon placard où je me cachais quand je jouais au cache-cache avec mon frère ou quand je voulais m'échapper à tout le monde, mais dans mon placard les plus importantes choses que je cachais étaient mon journal intime et les bibelots précieux comme mes bijoux et mes chaussons de danse et dans le placard sur l'étagère en haut de laquelle se trouvait plusieurs boîtes en couleur: bleu, jeune, orange, doré et violet, les boîtes qui restaient à côté de ma boîte préférée, une boîte à musique qui chantait les mélodies captivant et je regardais les petits danseurs qui virevoltait sur le couvercle toujours et toujours.

« APHORISMES » DE KYRA HAUCK

Le paradoxe :
Ce qui nous gêne nous enrichit.

Qui possède une maison grande et belle n'est pas si riche qu'il ne le croit.

La définition :
Un mensonge, une fois qu'on le dit, crée sa propre vie.

Ceux qui vivent dans la solitude ont assez d'intelligence pour s'amuser d'eux-mêmes.

La litote :
La jalousie rend toutes les choses plus grandes qu'ils ne le sont dans la réalité.

Le parallélisme :
La précision est au corps ce que l'acuité est à l'esprit.

L'analogie :
Chaque heure dure et chaque jour se dépêche comme l'enfance dure et le reste de la vie se dépêche.

La vie est comme une rue de campagne : elle se torde beaucoup, les nids-de-poule nous empêchent, et souvent il y a des obstacles imprévus.

L'inversion :
La vraie liberté est unique et celui qui est unique à beaucoup de liberté.

L'antithèse :
Le plus grand projet possède souvent le moins d'avantages.

« LA REPONSE » DE CRISTINA GLAKAS

3.11. 13

Jean,

Quelle surprise de recevoir ta lettre. En réponse à ta question cruciale, je suis désolé de tout cœur mais non, je ne peux pas te recevoir. Tu me rassures avec tes excuses les plus sincères mais c'est assez. Notre relation a fini pour une raison, une raison pour laquelle nous n'aurons jamais l'opportunité de retourner à être ni amis ni amants. Oublie-moi, je te prie, parce que nous serons plus contents ainsi.

Tu me parles des jours sombres qui ont fini par passer et je suis contente pour toi mais franchement, la seule douleur que tu as enduré c'était que tu n'avais personne sur qui régner. En plus, je ne comprends pas quand tu dis que ta démarche aurait pu me blesser. Mais de quoi est-ce que tu me parles ? Je me permets l'honneur de te rappeler que je t'ai laissé partir avec joie. En fait, j'avais encouragé à le faire. C'était moi qui ai vraiment enduré des souffrances à cause de toi : tes insultes, tes commentaires, ta négativité, j'en avais marre.

A cette époque-là, tu m'as dit que notre relation ne marchait pas et que c'était ma faute. Avec ta déclaration, j'ai eu une prise de conscience : je ne veux pas m'associer avec quelqu'un de si collant, qui ne respecte pas mon indépendance, et qui souffre en voyant que les autres jouissent d'une bonne fortune.

Il est vraiment étonnant que tu dises que tu m'as toujours aimée. Je me souviens que tes amis étaient impressionnés et m'aimaient mais toi, tu étais vraiment jaloux de mes réussites au travail et dans ma vie personnelle. Au lieu d'être fier de moi et d'être heureux de mon succès, tu étais compétitif et malveillant. Le principal, c'est que tu te trouvais incompetent.

Ta curiosité me montre qu'une chose : tu n'as jamais pu trouver quelqu'un qui pouvait s'occuper de toi et que tu voudrais voir ce qui est devenu de la meilleure chose que tu as perdue.

Cordialement,
Jeanne

« LA DECAPITATION DE ROBESPIERRE » DE KAYLA SILVERSTEIN

J'écris maintenant très vite parce qu'ils viendront pour moi bientôt...c'est presque la fin de ma vie. Je sais que c'est vrai...et quelle en est la raison? Parce que j'ai choisi la justice? Parce que je crois en la France? Parce que j'ai osé d'essayer ce qui était la meilleure option pour notre société? On m'a cru, au passé. On a cru que j'avais le pouvoir de changer la France, pourquoi me trahissez-vous?

Les hommes viennent pour moi maintenant. On marche très lourdement en haut de l'escalier.

La chaîne de métal est froide sur le cou. Les personnes crient pour ma tête. « Détachez sa tête ! » crient-ils. Est-ce que vous avez peur, la France ? J'imagine que vous avez peur. J'ai tué Danton et vous me tuez. Mon absence n'est pas de solution à nos problèmes. Les problèmes resteront après que je suis mort. La révolution continuera ! Les aristocrates retrouveront la mainmise et on aura besoin de moi ! On aura besoin de moi et on n'aura que ma tête ! Qu'est-ce que vous pouvez faire avec ma tête seulement ?

J'espère que vous serez contente, la France. L'avenir s'approche, sans moi. J'espère que vous trouverez ce que vous cherchez.

C'est le moment. Au revoir, la France. La lame tombe. Je suis allé au ciel. Je suis contente qu'il n'y ait aucune douleur.

« LA BARBIE DECAPITEE » DE KEVIN CHUNG

J'aime bien quand tu me tiens dans les mains, surtout si tu me coiffes. J'ai les cheveux blonds longues en bataille, et malheureusement les bras ne sont pas assez longs pour me coiffer avec la brosse rose ornée d'une fleur que j'adore ! Ah, oui, merci, petite fille, de me coiffer... mais, ah, attention à l'enchevêtrement là—op ! Où suis-je ? Ma chère amie, t'es où ? Pourquoi cries-tu ? Y a-t-il des grandes araignées ? Je ne peux pas m'arrêter ; ma tête continue à rouler ! Je vois le plafond, ensuite les murs, ensuite la terre... ah, bon, finalement je me suis arrêtée. Je me sens plus légère soudainement... ma chérie, d'où vas-tu ?! Ne me laisses pas ici toute seule !! Tu veux ta mère ? Ça veut dire quoi, ça ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Va-t-elle me donner de shampooing et d'après-shampooing ? J'exige que tu reviennes maintenant !!! Mon dieu, je le vois, là... mon corps... tant pis... on s'en fout. La vie d'un être plastique est difficile. Et pourquoi mets-je cette robe-là ? C'était ton idée ? J'espère que je portais une autre robe... mais elles sont toutes à la maison de Barbie. Ah, je veux revenir chez moi... il est difficile d'être à l'aise quand on n'a pas de corps et on est sur la terre. Je suis sûr que Ken s'inquiète d'où je me trouve... il est toujours sympa !

« DES TRUISMES » D'EMMA LENKE

- Le temps nous tue tous.
- Le noir est le nouveau noir.
- Il n'y a que 24 heures dans une journée.
- Personne n'aime quelqu'un qui s'aime trop.
- L'homme intelligent rampe pendant un orage.
- La seule chose plus forte que l'amour est la peur.
- Le plus qu'on pense au froid, le plus froid qu'on a.
- L'âge ne garantit pas la sagesse, et la jeunesse ne garantit pas l'innocence.
- Tout le monde sait comment exorciser leurs propres démons, mais le plupart choisissent de ne pas le faire.
- La seule fois où une femme a besoin d'aide, c'est quand elle vient de peindre ses ongles.

« MONOLOGUE D'UN DECAPITE » DE RACHEL LEWENAUER

(note : Haydn était enterré au moment qu'il est mort. Cependant, il était victime du déterrement des cadavres, et décapité par la requête de Johann Peter qui voulait examiner son crâne. La personnalité de Haydn s'était caractérisée par l'honnêteté, la diligence et l'humour ; il s'appelait Papa Haydn par plusieurs personnes.)

Hélas, je suis ici dans ma tombe. C'est chaude, c'est calme, rien ne peut me perturber. Ici je peux revoir mes chefs d'œuvre musicaux, mes créations sans égal. Tout ce que je peux faire est espérer que Ludwig et Amadeus apporte mes inventions au public en bonne forme. S'il existe des musiciens pour apporter la justice à mon travail, ce sont mes meilleurs élèves, les deux. Les arpèges, les gammes, les dièses... oh la musique que je pourrais créer si mes mains n'étaient pas rigides. Pour tout te dire, pendant que j'énumère les choses que je souhaite, j'aimerais bien une cuisine et un piano dans cette bière.

Qu'est-ce que c'est cette cacophonie, comme les notes de basse ? Un coup à ma porte ? On ne peut pas savoir. Je ne me souviens de ce que je n'aie envoyé une invitation à personne... certainement pas à ce criminel qui m'amène à travers du cimetière au dos du cheval, les pieds en claquant au pavé comme les notes saccadées... Et maintenant, à la terre, mais la côté couvert en herbe au lieu du sol, une hache devant mes yeux. Et maintenant, la hache sur mon cou. Mon dieu... ma tête ! Le porteur de mon cerveau ! Qui contient la majesté musique ! Les notes, elles coulent à la terre comme le sang de mon cou, délabrées sans ma direction de les diriger en belles harmonies ! Rapidement Amadeus, Beethoven, collectes-les pour moi, votre papa !

« CHER JEAN » D'ARI BROWN

Cher Jean,
Tu m'a donné beaucoup d'excuses,
néanmoins bonnes, et je te comprends. Et j'apprécie bien ce que tu dis.
Mais malheureusement pour nous deux, ce qui s'est passé s'est passé.

Non.

Je ne peux pas te revoir.

Non.

Je le veux, un peu, mais c'est trop tard maintenant. Tu t'excusais de me blesser, et tu l'as fait, mais il ne s'agissait pas de moi. Il ne s'agissait même pas de toi. Il s'agissait toujours de nous. Tu ne le voyais jamais, vois-tu : tu m'as mis sur un piédestal et je ne peux pas descendre.

Tout allait bien jusqu'à la fin, le moment auquel le train s'est déraillé. Depuis lors, je restais ici. Je ne veux ni t'oublier ni parler mal de toi. Tu m'as donné les chaînes, tu m'as obligé être ton idole, ta déesse. Je te demanderais de me libérer, mais je sais maintenant que la responsabilité ne reste pas avec moi. Au contraire, elle ne reste nulle part ; j'étais toujours libre. La personne en chaînes c'est toi.

Tu devais t'être rendu compte que le style de la lettre important tant, non ? Si tu voulais quelque chose de moins formelle ou sérieux, il y a tant de manières de le faire. Alors je me demande pourquoi tu as choisi de m'écrire et je ne peux qu'arriver à la pensée que tu ne peux pas évaluer les situations suffisamment.

Donc je te prie adieu.

Jeanne

« EXERCICES DE STYLE » D'EMMA LENKE

Quand je m'assis dans l'autobus, je remarquai un homme qui me regardait d'une façon bizarre et intense. Il gribouilla des notes dans son carnet, avec l'encre éclaboussée à travers la main gauche. Je me souviens que certains des plus grands penseurs comme Da Vinci ont été gauchés, et ai conclu que cet homme était soit un fou soit un génie. Je me tournai vers mon ami François et nous commençâmes à échanger les plaisanteries qui viennent avec les transports publics. « Vous feriez mieux de boutonner votre bouton supérieure », dit François. « Non, je suis en désaccord. Cela fait partie de la mode, ça me donne l'air décontracté. Les gens pensent souvent qu'un homme bien habillé se prend trop au sérieux. » J'ai entendu le grognement d'écrivain, et j'attrapai son regard un moment avant qu'il ne détournât les yeux. Il n'était pas en mesure de me juger, avec son pardessus en lambeaux et la puanteur non lavé qui flotte à l'autre côté du passage. Je ne supporte pas quand les gens espionnent, certaines personnes ne savent pas comment de s'occuper de leurs propres affaires. J'espère qu'il n'écrit pas sur moi, cela serait tordu. En essayant de me distraire de ce passager curieux, je commençai à discuter de la météo avec mon ami. Je faisais ce trajet toutes les journées, et cela me fit souhaiter d'avoir possédé une voiture. J'ajusta mon chapeau et j'attendais mon arrêt avec impatience. Je me sentais soulagé quand j'arrivai au travail. Quelque mois plus tard, je réalisai que cet homme était Raymond Queneau, après avoir lu *Exercices de Style*, qui me prouvait qu'il était vraiment dingue et intelligent à la fois. En même temps, je me demandais : N'avait-t'il besoin de me donner un sorte de redevance d'avoir écrit sur moi ?

« VARIATIONS SUR UN THEME (QUENEAU) » DE JOSH PARTRIDGE

Horoscope Balance (23 Septembre - 22 Octobre)

Ce mois, vous devriez essayer de nouvelles expériences. Si vous prenez habituellement votre voiture à votre travail, essayez de prendre le bus. De telles expériences vous aideront de rencontrer de nouvelles personnes et faire de nouveaux amis. La plupart des gens qui prend le bus ou le train veut trouver un siège vide pour s'asseoir. La plupart des gens veulent se garder à eux, ce n'est pas comment vous rencontrez de nouvelles personnes. Mais attention, tout le monde n'est pas gentil ni ne veut être votre ami.

Ce mois, vous verrez une personne qui vous est inhabituel. Quelqu'un qui a des traits excentriques, comme un long cou. Il va se habiller drôlement, et peut-être que vous voudrez discuter avec eux, mais vous ne devriez pas le faire.

Ce mois, vous verrez une confrontation. Mais attention, vous ne voulez pas y intervenir si vous ne connaissez pas tous les faits. Vous aurez envie de prendre un certain côté dans cette confrontation seulement basée sur comment une personne le regarde. Il est préférable d'essayer d'éviter la confrontation avec les étrangers.

Le monde n'est pas aussi grand que vous ne le pensez. Ce mois, vous verrez un étranger dans plusieurs lieux publics. Il pourrait se trouver dans la rue, sur le bus, dans un parc. Simplement parce que vous voyez quelqu'un plusieurs fois ne signifie pas que vous devez leur parler.

Et enfin, ce mois, vous verrez quelqu'un qui essayera de changer leur apparence en portant des choses différentes. Toutefois, ce changement sera futile. Pour certaines personnes, peu importe comment ils essaient de changer leur apparence il y aura toujours une caractéristique distinctive pour eux. Parfois, il vaut mieux être soi-même et aller avec garder votre propre apparence.

« LA FOCALISATION » DE DANIELLE KIND

Je reste dans cette boîte avec dix-neuf autres qui sont identiques comme moi. Tous de nous était créés dans une usine et placés systématiquement dans cette boîte. Avant que j'aie mis dans cette boîte je crois que je vis une étiquette d'avertissement. « L'avertissement de la Ministre de la Santé : la fumée des cigarettes contient du monoxyde de carbone ». Il semble que je suis créée avec la capacité à tuer. Mais je suis juste un petit bâton.

Après plusieurs jours au magasin, une jeune femme vient m'acheter. Je peux entendre sa voix exprime comment elle est si heureuse que ma marque de Marlboro donne une réduction d'un dollar. Entre ses mains, elle frappe la boîte pour compacter mes entrailles. Soudainement elle déchire mon emballage comme un enfant le matin à Noël. Elle tire une de mes copies et s'émerveille à lui. En tournant la position, elle le retourne à la boîte à l'envers. J'avais entendu de ce rituel des autres dans l'usine. Apparemment, l'une copie dans une boîte qui est tournée à l'envers est considérée par des humains d'amener la chance. À mon avis, ce semble d'être une contradiction en considérant l'avertissement.

De tout façon, je suis celui choisi prochain. Elle me tient entre les deux doigts d'index et m'apporte à la bouche. Je peux sentir ses lèvres douces et roses embrasse mon filtre. J'entends le dé clic du briquet. C'est mon heure de briller. La chaleur de la flamme brûle mon bout comme elle l'inhale à travers moi. Elle se ferme les yeux dès qu'elle expire ma fumée toxique. Un sens de plaisir. Pourquoi est-ce qu'elle m'acheta si je cause la mort ? Elle me fit un sourire complice. Je compris immédiatement. J'étais juste un petite joie pour elle pour sentir en commande mais aussi un peu irresponsable.

« LETTRE D'EXCUSE » DE RACHEL LEWENAUER

Cher Jean,

Je te remercie de ta lettre et j'accepte tes excuses ; mais, ne t'attend pas à moi de courir dans tes bras. Je comprends qu'il est difficile d'exprimer tes sentiments, de garder les émotions longtemps... mais je t'encourage de chercher une perspective en plus de la tienne aux toutes tes activités à l'avenir.

J'ai ta lettre dans les mains maintenant. Tout au long du récit, tu mentionne tes actions, tes sentiments, ta vie après notre rapport. Toi, toi, toi. Je suis reconnaissant du fait que tu es désolé, mais même dans ta lettre d'apologie tu ne peux pas t'éloigner de l'attention de toi. Tu ne réussis jamais aux rapports si tu ne peux pas regarder en dehors de toi.

Pour répondre à tes questions pitoyables, je suis devenue la femme que tu m'as empêché de devenir. Ça veut dire quoi, exactement ? Je te la laisse ruminer. Utilise ton imagination. Veux-je te revoir ? Simplement, non ; je ne vois pas les avantages de se rencontrer, pour toi ni pour moi.

Et maintenant, mes questions. Qu'est-ce que tu as fait depuis notre rapport ? Qu'est-ce que tu es devenue ? Qui as-tu aidé et qui as-tu blessé ? Qu'est-ce que tu fais pendant les temps libres ? J'espère que ce n'est plus regarder la télé et manger comme les années anciennes.

Avant que je ne finisse, je veux te faire un compliment. Dans ma vie j'ai rencontré une pléthore des personnes qui mettent la culpabilité de leurs propres actions sur les autres ; c'est l'action la plus stupide. Je suis heureuse de voir que tu ne blâmes pas tes parents, tes amis ni moi pour ton comportement. Pour ça, sois fier.

Je te prie d'avoir l'amabilité de recevoir mes vœux, cher Jean, toi, tes amis et ta vie à l'avenir.

En tout amitié,

« HAÏKUS » D'UNIKO CHEN

Les bruits des oiseaux
Les disputes des cigales
La forêt tranquille

L'animateur riche
L'emballage des bonbons
Les enfants en larmes

Tout les sentiments
se communiquent par le
goût du chocolat.

La dinde se trouve
réchauffée dans le sauna,
ayant trop mangé.

Le château construit
en sable sur la plage est
volé par la mer.

« MANIFESTATION DES ÉTUDIANTS » DE WAYNE NG KWING KING

Aujourd'hui, chers camarades de classe, réunissons-nous ensemble pour combattre cette loi absurde, mise en place récemment, c'est à dire, l'interdiction d'emmener un lama dans le métro. Oui, vous avez bien entendu, un lama dans le métro ! Et pourquoi ? Tous cela parce que quelques confrères de Bourgogne, après une nuit un peu arrosée, ont emmené un lama du zoo faire une virée dans le métro il y a quelque semaines. Le pauvre lama, enchainé à un poteau une journée entière, aurait bien aimé que quelqu'un l'emmène faire un tour. Et c'est pourquoi aujourd'hui à quatre heures devant la mairie de Bourgogne, nous militerons contre cette interdiction. Nous faisons appel à tous ceux et celles qui ont un lama dans leur cœur et veulent voir un lama libre, heureux et fier de se promener dans le métro avec ses amis.

Pour cette occasion, notre slogan sera : « Pas de lama dans le métro, pas d'impôts ! » Et n'oubliez pas l'élément vestimentaire essentiel : le bonnet blanc. A l'occasion, une machine à bulles sera sur place devant la mairie et moussera la place en guise de symbole, pour nous rappeler la fourrure blanche et cotonneuse du lama. Préparez vos banderoles et nous crierons de toutes nos forces ! Nos amis de l'école Saint François nous rejoindront là-bas eux aussi car n'oublions pas, nous ne sommes pas seuls à militer pour la justice et la liberté. Aux armes, étudiants ! Charger vos capuchons ! Marchons, marchons. Qu'un lama libéré, retrouve nos métros.

Malheureusement tout acte à un prix et cela nous oblige à rater quelques heures de cours. Ne vous inquiétez pas, tant que nous n'oublierons pas l'importance de la cause, notre manifestation ne sera pas vaine. Alors vive le lama ! Vive la liberté !

« APHORISMES » D'EVA PULLANO

1. Amour terminé n'est pas du temps gaspillé
2. Tout le monde veut sauver le monde, mais qui m'aidera à mettre la table
3. Un couteau dans le dos vous rendait à se tenir plus droit
4. De grandes promesses engendrent la fausse crédibilité
5. La plus forte la volonté, le plus faible l'obstacle
6. Est-ce le sang est vraiment plus épais que l'eau ?
7. Le temps dépensé en aimant est du temps dépensé en mûrissant
8. Ce qu'un homme peut deviner un autre peut répondre
9. C'est dans les yeux que nous trouvons la vrai source de réconfort
10. Le feu à l'intérieur cessera au moment de l'inactivité

« CHAMBRE D'ENFANCE » D'UNIKO CHEN

On trouvait au troisième étage chez moi pendant mon enfance ma chambre, qui était si grande qu'on y trouvait une toilette dont l'existence me convenait si je voulais y aller au milieu de mon sommeil pendant la nuit ; qu'on y trouvait un lit dont la largeur était plus longue que celle d'un lit typique pour une personne et alors je pouvais y mettre une poupée de Snoopy en plus de mon oreiller, une étagère sur laquelle je plaçais mes livres, mes trophées et des souvenirs que j'avais achetés aux pays étrangers lorsque j'y avais voyagé, un bureau que j'utilisais pour étudier et pour écrire mes devoirs, et une armoire qui serait plus utile jusqu'à ce que j'étudierais à université puisqu'on portait l'uniforme à l'école avant d'y aller ; et qu'on y trouvait aussi un balcon, sur lequel il y avait une machine à laver que ma mère utilisait, et donc elle entraînait dans ma chambre constamment puisqu'il fallait y passer pour l'utiliser, et dont la fenêtre était en face d'un magasin de « bubble tea » qui d'abord n'avait vendu que le « bubble tea » et d'autres boissons mais plus tard vendait aussi des repas simples, et où je me souviens que, grâce au fait que les lois sur le droit d'auteur n'étaient pas aussi strictes que celles qui sont aujourd'hui, le patron diffusait des chansons populaires si fortement que je pouvais y écouter gratuitement, et que les chansons de Mayday, un groupe taïwanais qui débutait lorsque j'étais au collège, se diffusait fréquemment, surtout les paroles « je veux bien voler pour quitter le monde-ci, où on trouve trop d'amertume, trop de fatigue et trop de larmes inexplicables... », qui se cachaient d'une mélodie énergique et optimiste, comme si la nuance que donnaient ces paroles ne se partageaient qu'aux adolescents qui la percevraient facilement en les écoutant.

« LES CHAMBRES » DE RIVAN STINSON

Mais j'avais revu tantôt l'une, tantôt l'autre des chambres dans lesquelles je dormais comme la chambre dont les murs étaient en violets riches comme le ciel qu'illuminait la nuit avec des étoiles des constellations, mais les constellations sur ces murs se composaient des mots en couleur violet qui était plus claire et ils créaient un compliment de sorte que la peinture parfaite et ces mots donnaient au spectateur une brève apparition de ma personnalité avec des expressions de poésie, de paroles, ou des livres par lesquelles ce même spectateur apprenait que j'étais un amoureux d'amour et une consommatrice de jolis mots jolis qu'invoquaient le sentiment de tomber amoureux et des mystères de la vie et ensuite je regardais à la bibliothèque en haut de laquelle se trouvait beaucoup de livres divers où il y avait des fantaisies, des histoires américaines et des autres choses comme l'appareil photo qui tenait la place principale d'où il regardait comme un petit œil de dieu mais il n'était pas dieu parce qu'il ne me donnait pas la moralité dont je me servais comme un modèle pour la vie mais il donnait seulement la plaisir de capter la beauté et nous connaissions toujours que la beauté ne possédait pas de morale et à ce moment on pouvait voir à la fenêtre par laquelle on apercevait le bois avec des feuilles qui changeaient grâce à l'hiver qui venait rapidement dans lequel je remarquais le progrès de la vie et l'absence de la couleur où la couleur principale était blanche et ensuite cette absence me rappelait l'autre chambre où je dormais quand l'été était éternelle et le lit à côté duquel le soleil touchait premièrement et que j'avais hélas oublié mais ce que je pouvais obliger ma mémoire de se rappeler était l'odeur de l'eau de Cologne qui pénétrait doucement la salle et la musique qui jouait constamment du tourne-disque qui me disait que les sentiments se cachaient dans le cœur d'homme que je ne pouvais plus me rappeler.

« LES HAÏKUS » DE SAMANTHA PINTO

1. Les airs jazzy jouent
Un signe que Noël vient ;
Ce n'est que novembre.
2. L'avocat porte un
Coutume qui coûte plus que la
Salaire du gardien.
3. Dans le Central Park,
L'enfant joue. Rien que sa
Mère voit les nues.
4. Les portions grossissent
Par conséquent, les clients
Grossissent aussi.
5. La touriste anglaise
S'exclame « Bonjour ! » au Français.
Sa réponse ? « What's up ? »

« FOCALISATION » D'EMMA LENKE

Une couverture rouge et blanc recouvre le sol qui est normalement vert. Deux géants sont assis ensemble, et nous attendent patiemment pour ramasser les morceaux de la nourriture qui renversent de leurs bouches ingrats. Nous sommes en train de mener la nourriture à la colonie quand nous avons entendu un cri perçant. "Ahhh, des fourmis! Ugh, je déteste les insectes. Ils sont la seule mauvaise choses à propos de la nature." Hé, dame, nous ne vous aimons pas non plus. Les gens ne savent pas comment traiter des créatures qui ont plus de jambes qu'eux. Quelques-uns de mes amis se sont écrasés par ses pieds massifs, en devenant des taches noires en quelques seconds. Mais il n'y a pas de temps de pleurer quand l'hiver est à venir. Si nous ne sommes pas prêts, il pourrait être catastrophique. La plus petite fourmi arrête pour sucer son pouce, nouer sa chaussure, et vérifier l'heure; elle est toujours distrait. Il commence à pleuvoir, et nous nous dépêchions vers nos tunnels dans le sécurité de la terre. Nous marchons côte à côte sans avoir besoin de parler, en communiquant par des moindres mouvements d'antennes. Notre organisation rivalise avec celle des armées humaine, sauf qu'au lieu de tuer nos pairs pour un avantage économique, nous faisons de notre mieux pour prendre soin de tout le monde dans notre petite société. Peut-être si nous avons un moyen de communiquer avec eux, ils comprendraient, mais je ne pense pas que la plupart d'entre eux veulent même pas essayer. La pluie a interrompu mes pensées philosophiques, me rappelant de la tâche à accomplir; l'importance de tous les jours de survie dans une durée de vie de quelques mois- tout doit être fait au nom de la reine, qui possède la sagesse accumulée au cours des années.

« MARCEL PROUST » DE KEVIN CHUNG

N'importe quand que je reviens chez mes parents, où c'est chez moi car je n'habite pas encore seul, je reviens à la chambre bleue de mon enfance qui se grouille de bonnes mémoires pour passer la nuit ; la chambre dans laquelle je pleurais quand j'étais malcontent avec ma sœur et où je me cachais sous mon oreiller de temps en temps pour m'échapper à être puni par mes parents, l'oreiller sur lequel je me posais la tête après avoir passé des journées très longues dehors, et sur lequel je salivais car j'étais plus fatigué que je ne voudrais l'admettre après avoir lu quelques titres qui se trouvaient dans la grande étagère en haut de laquelle se trouvaient tous les livres que j'admirais—les Rugrats et Winnie the Pooh qui m'avaient donné des rêves incroyables, même après avoir vu ce dont j'avais peur par la fenêtre ; la fenêtre par laquelle on apercevait la pluie battante, la grêle qui la frappait, et les orages terrifiants qui empêchaient souvent le bon sommeil quand ils éclairaient le ciel et grondaient si bruyant que la terre se tremblait et je courrais à mon lit à côté duquel se trouve toujours ma couverture ornée avec des nuages arrondis que je tenais près du cœur quand j'avais peur et une lampe de poche au cas où les orages coupaient l'électricité et je ne pouvais plus voir s'il y avait des monstres qui se cachaient sous mon lit ou dans le réduit, monstres auxquels mes parents m'ont suggéré de ne plus penser car ils n'existaient pas, tandis que la nuit me parlait de ce qui pouvait être caché avec des bruits mystérieux au milieu de la nuit qui ne se passent que quand j'ouvrais les yeux, mais par des bisous de ma mère chaque nuit, il n'y avait pas de raison de m'inquiéter.

« ROUGE » DE RIVAN STINSON

Elle voit seulement le rouge
Le fruit, la pomme, est rouge
Comme la sang qui elle vit
Tout ce dont elle rêve est rouge
Le goût contenu dans la pomme rouge
La liberté promet en rouge

Elle désire seulement le rouge
La pomme rouge
Comme le feu reste dans son cœur
Tout ce dont elle rêve du rouge
La couleur de la destruction
La couleur de la folie
La couleur qui est caché en vous

Adam, ton Eve devient un fou pour rouge
Sa tentation est le rouge en vous
Le sang de la tentation elle confond comme vous
La couleur de la chute de l'humanité provoquée à cause de vous
Le rouge

Le rouge
Tout ce dont elle voit le rouge
Le fruit, la pomme, est rouge
La folie dont elle rêve en vous

« L'ÉCHANGE » DE DAVID MAYS

Aujourd'hui, je suis né. Ou peut-être hier soir, je ne sais pas. Je ne suis qu'un bébé – un garçon frais – je ne comprend pas le passage du temps. Pas longtemps après ma naissance – mais peut-être une éternité s'est passée – je suis séparé de maman. C'était le médecin qui l'a fait. Il m'a remplacé par un autre enfant.

L'hôpital d'enfants se trouve à l'est de la ville. J'ai entendu papa expliquer à mon oncle par téléphone comment y arriver. La salle dans laquelle je suis né avait une belle vue de chez moi, mais on m'a apporté à l'est de l'hôpital et tout ce que je vois ce sont des grands arbres. On m'a mis dans le couffin sur lequel était écrit « Albert », mais maman m'a nommé Alain. J'en suis certain. La chose la plus ennuyeuse c'est que le couffin « Alain » me semble beaucoup plus confortable. On ne peut guère s'attendre à me faire dodo dans cet horrible lit.

Quand le docteur m'a pris des bras de maman, il m'a dit d'une voix gentille, « Et ben, mon petit, qu'en penses-tu ? » Qu'en pense-je ? Que pense-je de quoi ? De ce monde sec et froid et étranger ? Je ne suis pas sûr que j'en pense beaucoup.

Quand je pleure, une femme s'approche de moi et me tient. Elle me dit « calme-toi, mon petit, tout sera bien... » Elle le répète comme si c'est calmant, mais la seule chose qui me gêne c'est qu'elle me considère son fils et que je ne la connais pas du tout. Parfois j'entends maman essayer de calmer Albert, l'appelant Alain. Je me calmerais au son de sa voix, si Albert ne pleurait pas si fortement. Quand je suis seul – quand maman prend Albert pour lui nourrir, par exemple – je me rappelle des choses qu'elle lui murmure et essaie de me coucher avec la mémoire de sa voix.

« LE CÈDRE » DE MARISSA WAIS

est en cercle autour de mon cou
grâce à ma mère, qui savait
que les branches des arbres doivent
être moi. la petite chaîne ne relâchera pas.
et quand les maillons se cachent, j'attraperai
les racines qui tiennent ma place
sous l'herbe. je les attraperai

et chasserai à la terre
où je te plante. tes branches sont
assez grandes pour savoir où
je suis,
et les pommes sur les bras
ne me laissent jamais l'oublier.
je te vois, je te cultive, encore,
je te vois, mais
je porterai la mémoire
de tes racines
en cercle autour de mon cou.

« MA CHAMBRE » DE VICTORIA MORGA

Je me souviens de la pièce dans un coin de la maison qui était la nôtre, la chambre dans laquelle mon imagination n'avait pas de limite, un espace à la fois pièce de repos, de jeu, de création, d'étude et de mouvement, ornementée avec des meubles luisants aux couleurs d'ivoire, mon lit si doux et moelleux qui donnait le sentiment de dormir sur un nuage, à côté duquel se trouvait mon bureau énorme avec quelques étagères empilées les unes sur les autres, qui exposaient toutes sortes d'objets auxquels j'accordais une énorme importance, l'étagère en bas de laquelle se trouvait ma table de nuit, décorée d'une lampe qui diffusait sa lumière à chaque coin de la chambre et un réveille-matin noir et moderne qui émettait une sonnerie perçante et détestable chaque matin (sauf le week-end), la table de nuit qui s'installait parallèle à la fenêtre par laquelle on apercevait le cour du côté avec les centenaires ; les chênes et les érables et puis, les énormes arbustes verts, toujours ébarbés en forme de demi sphères, dont la vision ne pouvait pas percer pour voir la rue derrière et l'oreiller, enveloppé par une taie violette, sur lequel je me posais la tête pour regarder à travers cette fenêtre, voyant le changement des saisons par rapport aux couleurs des feuilles, la pluie ou la neige qui tombait, et le soleil qui se levait ou la lune qui descendait, l'oreiller où je me posais la tête pendant longtemps avant de me reposer parce que je revisitais tous les événements de la journée et j'analysais chaque petite chose tandis que quand j'étais finalement capable de me coucher pendant la nuit, mon imagination me parlait de ce qui se passera le lendemain et tous les autres jours qui suivraient.

« CI-GIT UNE FILLE QUI AVAIT UNE PASSION POUR LES SUCRERIES » DE CAROLINE HUTCHESON

Écrivaine et comédienne, Caroline Hutcheson est décédée le 5 décembre, 2014, à l'âge de 22 ans. Un grand chef de desserts, elle était bien sûr dans son appartement à Paris, au milieu d'une fête de dîner, entourée de ses meilleures amies quand elle est morte, la victime d'un coma de sucre. Elle aimait avoir des fêtes chez elle aussi souvent que possible, pour réunir ses amis. Hier, les détails de son décès se sont révélés : elle est morte en mangeant le dernier morceau d'un gâteau au spéculos qu'elle a fait elle-même.

Née à Washington, DC, aux États-Unis, elle commença à cuisiner très tôt, après que ses parents se séparèrent. Elle émigra en 2014 à Paris, après qu'elle termina son carrière académique à l'Université de Michigan, où elle étudia le français. Puis, elle trouva un poste chez une magazine culinaire à Paris, où elle devint une personnalité bien-connue dans l'haute société gastronomique française. À Paris, elle habita dans la rue des Boulangers avec son copain depuis longtemps, Punky Brewster. Ils passèrent leur temps ensemble—un temps trop court, malheureusement—en mangeant tout le fromage qu'ils trouvèrent aux marchés ouverts.

Comme amie, elle était toujours fidèle ainsi que toujours prête à faire la fête, surtout quand une bouteille d'un bon vin rouge était un autre invité. Sa plus grande ambition avait toujours été de voyager un peu partout dans le monde.

Qu'elle repose en paix au ciel, parmi tous les nuages de la barbe à papa et les licornes volantes. Elle quitte un monde maintenant beaucoup moins délicieux, beaucoup moins amusant.

« LA SORCIERE ET LES ABEILLES » DE ALAINA BUTNER

Il était une fois une belle forêt très, très loin. Il y avait plein d'animaux et d'insectes, beaucoup de belles fées et de plantes les plus délicates. Le soleil brillait toujours et l'eau était un bleu clair. Tous les membres de la forêt avaient de la chance d'y habiter, même les petites fourmis. La seule chose regrettable était qu'il y avait une sorcière méchante et cupide qui régnait. Heureusement, cette sorcière avait un seul intérêt: les fleurs.

Les fleurs de cette forêt étaient les plus belles que l'on pouvait voir. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'y mélangeaient, et les fleurs scintillaient sous le soleil. Les fleurs pouvaient s'utiliser comme de la nourriture, comme une décoration, dans des remèdes thérapeutiques, ou même comme des cadeaux. La beauté de ces fleurs rendait souvent les habitants de la forêt sans voix. Cependant, c'était dans l'heureux temps avant le règne de la sorcière. Il y avait de nombreuses règles que la Sorcière créa concernant les fleurs. Toutes les fleurs étaient les siennes. Personne ne pouvait toucher aux les fleurs, se promener dans les champs de fleurs, ne même regarder les fleurs à moins qu'ils pouvaient le faire sans être vus.

La sorcière aimait ses fleurs et un jour, elle cherchait une façon de s'assurer que chaque fleur lui appartînt sans exception. Elle commença par faire venir chaque animal et insecte dans la forêt pour parler. Elle allait exiger qu'ils n'allassent plus près des fleurs. Elle commença par parler aux chevaux.

« Chevaux ! Venez devant moi. Vous ne pouvez plus vous allonger dans mes champs de fleurs pendant la journée, leur dit-elle.

– Hiiii ! hennirent les chevaux frustrés. Mais nos enfants se reposent dans ces champs-là après d'avoir joué !

– Ce n'est pas mon problème. Gardez vos distances. »

– Oui, Sorcière. »

Elle parla aux les moutons après.

« Moutons ! Vous ne pouvez plus paître dans les champs de fleurs quand vous vous réveillez.

– Bêêê, bêlèrent les moutons. Mais ces fleurs nous donnent de l'énergie !

– Ce n'est pas mon problème. Gardez vos distances. »

Et puis, elle parla aux les chats.

« Chats ! Vous ne pouvez plus jouer dans les champs de fleurs avant de dormir.

– Miaouuuu ! miaulèrent les chats. Nous utilisons ces champs pour nous cacher quand nous chassons notre repas !

– Ce n'est pas mon problème. Gardez vos distances. »

Et donc elle le fit avec tous les animaux de la forêt – les grenouilles, les oiseaux, les serpents, les papillons, les fourmis, les canards. Les derniers animaux avec qui elle parla étaient les abeilles.

« Abeilles ! Vous ne pouvez plus utiliser le pollen de mes fleurs pour nourrir vos nids.

– Bzzzz, bourdonnèrent les abeilles. Mais Sorcière, nous avons besoin de ces fleurs.

– Ce sont mes fleurs et vous n'en avez pas besoin.

– Nous utilisons ces fleurs pour nourrir notre famille et pour construire nos colonies. Nous vous faisons du miel délicieux mais surtout, nous utilisons ces fleurs pour créer d'autres fleurs.

– Ce n'est pas mon problème. Gardez vos distances.

– Oui, Sorcière. »

La sorcière n'était pas très intelligente. Elle ne savait pas comment fonctionnait la forêt. Tout ce dont elle s'inquiétait était si les fleurs lui appartenait et seulement à elle. Et donc, elle fut finalement satisfaite. Les animaux découragés rentrèrent à la forêt, loin des champs de fleurs, pour s'occuper de leurs enfants.

Pendant quelques semaines la sorcière resta dans son domicile avec toutes ses belles fleurs et ses domestiques. Ce qu'elle ne savait pas était qu'elle eut troublé l'équilibre de la forêt et tous les animaux en furent affectés. Beaucoup en mouraient. Elle écoutait les cris des animaux impuissants et sentaient rien sauf l'indifférence.

« Hiiii ! hennirent les petits chevaux. Nous sommes si fatigués et voulons nous allonger dans les fleurs ! »

« Bêêê ! bêlèrent les moutons. Nous sommes si faibles sans la nutrition des fleurs ! »

« Miaouuuu ! miaulèrent les chats. Nous ne pouvons pas trouver de la nourriture sans être couverts par les fleurs ! »

La sorcière ne sentait aucune culpabilité. Elle ne s'inquiétait pas. Tout fut en ordre. Mais elle se serait inquiétée. Elle serait inquiétée du silence désolé qui tourmentaient la forêt, du manque du bourdonnement des abeilles, car il ne restait qu'une seule colonie d'abeilles dans toute la forêt. Quand les abeilles ne pouvaient plus polliniser les fleurs, ils commencèrent à mourir. Et ce que la sorcière ne savait pas était que les fleurs commenceraient aussi à mourir.

Tous les jours, elle disait aux domestiques d'aller dans la forêt et lui rapporter des fleurs. Un jour, ils rapportèrent des fleurs, mais la moitié du bouquet fut morte.

« Qu'est-ce que c'est que ça ?! cria-t-elle.

– Ce sont les fleurs que nous avons trouvé, dit un des domestiques.

– Ce n'est pas acceptable ! Je veux de belles fleurs ! hurla-t-elle.

– Il n'y en a plus, ma sorcière. »

Elle pensa à ce que dirent les autres animaux, en particulier les abeilles. Elle eut besoin de réparer ce qui se passa, et donc elle exigea que tous les abeilles dans la forêt viennent la voir. Mais, une seule abeille vint.

« Abeille ! Où est le reste de votre famille ? demanda-t-elle.

– Soit ils sont morts ou ont été trop faibles pour venir. Qu'est-ce que vous voulez que nous fassions ?

– Il faut que vous réparez les fleurs. Vous, et seulement vous, pouvez toucher aux fleurs.

– Mais nous ne sommes qu'une seule colonie faible, la seule colonie qui reste dans la forêt. Il nous faut la forêt entière pour pouvoir la remplir de nouvelles fleurs.

– Absolument pas. Vous devez le faire vous-même, sinon je vous exilerai.

Et donc l'abeille partit, ayant su qu'il ne pouvait pas changer l'avis de la sorcière. Elle décida plutôt de prendre une décision contre la sienne, et mobilisa l'aide des animaux. Elle demanda à sa famille d'utiliser leur énergie restante pour polliniser autant de fleurs que possible. Elle leur demanda de toucher les fleurs restantes et desserrer le pollen. Puis, elle demanda aux chats de bondir à travers les champs et propager le pollen aux autres parties de la forêt. Ils miaulèrent d'accord.

Elle demanda aux moutons de manger les fleurs mortes et de fertiliser le sol. Ils bêlèrent pour dire oui. Elle demanda aux papillons

de polliniser ce que les abeilles ne purent pas, et les abeilles utilisèrent leur pouvoir restant pour restaurer les fleurs.

Après que tout fut fini, la seule abeille alla voir la sorcière.

« Je suis très heureuse de voir ce que vous faites. Vous et votre famille sont libres à utiliser les fleurs comme vous voulez, dit-elle.

– Mais ce n'est pas juste, car la forêt entière a aidé à réparer les fleurs.

– Ce n'est pas ce que je vous ai demandé, abeille ! Cela devait être vous, et seulement vous !

– Mais nous n'avons pas pu le faire tous seuls. Tous les animaux et insectes dans la forêt sont importants pour la prospérité des fleurs et sans eux, elles seraient mortes. Vous devez permettre aux autres animaux à utiliser les fleurs, ou les abeilles arrêteront de travailler et toute la forêt tombera.

– Très bien, abeille. Vous avez montré que vous êtes à la hauteur. »

Et donc les animaux crièrent encore mais cette fois ils ne fussent pas tristes. Les chats miaulèrent et ronronnèrent, les moutons bêlèrent, les abeilles bourdonnèrent et les chevaux hennirent, tout car il y avait finalement les fleurs.

« HAÏKU » DE VICTORIA MORGA

Le sable grossier
L'eau ondule à nouveau
La chaleur torride

Énormes empreintes
Disparaît rapidement
Perdu dans la neige

L'ombre de l'arbre
Ses branches se dégarnissent
Nudité distincte

Le ciel grisâtre
Joli bouquet de houx vert
Solstice d'hiver

Neige au sommet
Traces de ski sur la piste
L'Éden hivernal

« CET OBJET EST UN OBJET DE MANTES PARADOXES ET CONTRADICTIONS » DE SAMANTHA PINTO.

Cet objet s'emploie pour se détendre ou pour donner de l'énergie. Peut-être que, l'écrivain, la scientifique, et l'étudiant l'utilisent pendant une longue nuit afin de se concentrer et finir un projet. L'homme d'affaires le verse en vitesse et le boit dans sa voiture en chemin à son travail. Mais peut-être que, il s'emploie dans un groupe des amis pendant un samedi soir, après un grand diner délicieux.

Les amis vont à un endroit spécial pour le boire, s'attarder, et engager une conversation détendue. Cette idée a commencé dans les villes de la France, et maintenant l'idée a encouragé une grande industrie à travers le monde, en particulier aux Etats-Unis. Alors, c'est un objet qui est fait assez intiment, avec beaucoup d'attention, et au contraire, rapidement et négligemment, comme une chaine de montage.

Je pense que j'aime cet objet le mieux quand je le bois le matin tranquille le dimanche. Je descends de ma chambre et entre dans la cuisine, et son arôme s'infiltré à travers la salle. Ma mère me sert une tasse, et je m'assieds à la table et lit le NYTimes d'une façon paisible avant que je commence ma journée.

Cet objet s'emploie pour une variété des raisons. Pour les autres, c'est un symbole d'une industrie prospère, ou peut-être un symbole de travail et du boulot pénible. Mais pour moi, et mes souvenirs associés à l'objet, c'est un symbole de la famille et du bonheur.

« LE VERRE » DE DAVID MAYS

Né dans un enclos, sous la main du feu, le début de sa vie lui arrive aussi vite qu'elle se termine. Dès le moment où sa peau froide et solide sent la chaleur brûlante de l'enfer, il le combat violemment et continuellement, mais c'est la lutte qui persiste à lui donner la vie. Quittant la rigidité qui l'emprisonnait, et se gonflant vers les flammes pour mieux y atteindre, toujours attaché au bout de la tige frissonnante qui l'a jeté dans cette couveuse rude, son corps devient une flaque translucide et tournante.

Pendant un moment bref, on y offre de l'aspiration, et l'haleine de la beauté, de la connaissance, du créateur, le remplit, et le rend étincelant, creux, et délicat.

Soudain, il se trouve simultanément délivré de cet environnement étrange et effrayant, et dépouillé de la source de sa vie. Le plongeon vif dans un bassin plein de l'eau glaciale, le retournant à la stase indéterminé, lui redonnant la solidité, et le rendant clair et pur, le tue.

« HAIKUS » DE CRISTINA GLAKAS

Les papillons volent
Les abeilles qui bourdonnent
Avec le soleil

La musique sonne
De l'oiseau juché sur l'arbre
Plein de vie et gai

La mer très tranquille
La douce brise invisible
Se produise à l'aube

Le nuage gris
Du ciel tombe le crachin
Hydratent la terre

Le givré sur l'herbe
Se présente le matin
A la montagne haute

« LA FOCALISATION INSOLITE » DE CAROLINE HUTCHESON

Je me sens une main me caresse tout au long du cou, lentement, doucement. Une touche comme un rayon de soleil en été ou un petit vent en automne. En réponse, j'enlève mon chapeau avec un geste poli et le bruit (comme les premières notes d'une berceuse) d'un petit « pop ! ». Elle me prend dans les mains pour un instant parfait et je me sens plus léger, comme si tous mes problèmes se sont envolés.

Ensuite, je suis encore sur la table. Je regarde autour de moi en regardant plus attentivement mes hôtes. Il y a une jeune femme très belle, très intelligente—nous sommes dans son appartement, tu vois—et elle parle de son travail en racontant des petites histoires du bureau. L'homme à côté d'elle, l'autre invité à cette soirée, sourit avec tous ses dents mais il rit d'une façon très plaisante, très authentique.

Je joue mon propre rôle pendant qu'ils dînent—je mets mes meilleurs vœux dans leurs verres et cette action donne beaucoup plus de vivacité à leur conversation. Je regarde comment ma joie, toute rouge, disparaît et puis reparaît sur leurs joues. Le repas qu'elle a fait—un gros poulet rôti avec des choux de Bruxelles glacés avec une sauce balsamique, c'est une recette qu'elle a trouvée dans son magazine préféré, *Elle à Table*—leur faut beaucoup de temps (une bonne heure !) de le manger, car ils sont toujours en train de parler. Je leur regarde avec bonheur, et je contribue quand je peux, volontairement.

Enfin, ils savourent une tablette de chocolat noir avec enthousiasme, en buvant des grandes gorgées de mon encouragement. Les mots parlés deviennent plus intimes, plus chuchotés. Les verres sur la table, aussi vides que leurs assiettes, restent oubliés. Je vois qu'il n'y a aucune chose que je peux ajouter à cette situation romantique et fermée. Je me sens vide et épuisé, comme si quelque chose me manque.

« UN POEME POUR UN OBJET » DE BRYAN LAPOINTE

Un petit instrument, qu'on peut trouver dans la cuisine,
S'avère parfait pour une fête, une occasion importante,
Ou une soirée où on s'amuse beaucoup.
Ses caractéristiques, tranchant, tourbillonnant, utile,
Toujours là quand il est nécessaire,
Évoquent un sens de fascination avec sa complexité.
Le but direct de cet objet, et il y en a simplement un,
Contient plusieurs aspects.
Afin de commencer les festivités, par exemple,
Saisissez-le et avec ses qualités, profitez en bien.
Mais d'autres conséquences indirectes existent.
On se sent heureux, confortable, ou peut-être un peu malade plus tard
Après l'avoir utilisé.
Une vision floue, une conversation mal articulée, on fait ce qu'on veut,
Le chaos peut régner quelquefois avec cet objet.
En générale, cependant, le désordre pareil ne se passe pas souvent.
Les choses qu'on peut faire avec cet instrument, juste avec cette
utilisation,
Renforcent la splendeur bizarre et la commodité de ces avantages.
Bien qu'il soit petit et pas vraiment bien connu,
Puisqu'il y a des gens qui ne l'utilisent pas,
Les choses et les événements qu'il peut ouvrir et créer
Donnent une idée de ses pouvoirs.

« FAITES PASSER LE MESSAGE » DE WAYNE NG KWING KING

‘Pendant un bon moment, je me suis mis à choisir le moment idéal pour aller me coucher, avant d’aller à l’école, qui se trouvait très loin.’ Mais je me retournais dans mon lit à plusieurs reprises ; quelque chose clochait : là, assis dans cette vieille chambre sombre, que je côtoyais pour la première fois, j’ai ressenti un étrange malaise. Lorsque j’inspirai, je sentais mon cœur battre de plus en plus vite et ma poitrine se gonfler. J’étais le seul dans cette nuit paisible à ne pas ressentir cette sérénité.

Après avoir gigoté dans mon lit pendant une bonne demie heure, je me levai et allai frapper à la porte de la chambre de mon oncle dont j’étais l’invité. Alors très tard dans la nuit, nous discutâmes, mon oncle et moi, devant un bon café chaud improvisé tandis que ma tante fut retournée se coucher. Je me sentais déjà beaucoup mieux. Ma poitrine se relâchait en buvant ce café chaud et mon cœur se calma. Cependant, j’étais épuisé et inquiet à l’idée d’aller composer mes examens aujourd’hui à l’école. Je ne pouvais définitivement pas retourner dans cette maudite chambre. Se faire inviter chez son oncle la veille d’un examen important et dormir dans un vieux lit rarement utilisé, quelle idée ! C’était la poussière du lit et de la chambre qui avait déclenché chez moi ce malaise atroce, ajoutée au stress de l’examen que je redoutais et qui aurait lieu d’ici quelques heures maintenant. Je réfléchissais, la main sur la tempe à la situation dans laquelle je me trouvais. « C’est fichu, » me disais-je.

Et ce jour-là, comme je l’avais redouté, l’examen se passa terriblement mal. Dans les conditions où je me trouvais, ma tête ne fonctionnait plus. Ce fut ainsi que je découvris pour la première fois l’étendu de mon allergie à la poussière, mais non sans regret.

« LE PASTICHE DE CAMUS » DE DANIELLE KIND

Je me lève très tôt. Il est encore noir. Le soleil dort plus que moi. Je pose sur mon lit. Yeux ouverts. Mon corps solide, comme une statue. Mon cerveau vide. Quelques minutes passent. Des plus. Pendant combien de temps ai-je été ici ? Dehors ma fenêtre, je peux entendre le geai bleu. Je jure son nom. Chaque matin est le même. Cet oiseau crie systématiquement. Pourquoi ? À qui parle-t-il ? Son cri est celui que j'entends. Cui Cui ! Je marche à la fenêtre pour regard le visage de ma tortionnaire. Où est-il ? Des arbres morts couvrent le gazon. Noir, blanc, gris. Un regard sévère avance lentement sur mon visage. C'endroit est mort. Silence... Où est-il ? Rien. Soudainement un éclair de bleu vivant. Je cherche frénétiquement dans les branchages. Rien encore. Cui Cui ! L'oiseau Dieu abandonné avec des pouvoirs du diable.

Dring Dring ! Je regard mon téléphone. Dring Dring ! Pas aujourd'hui. Cui Cui ! L'oiseau sonne encore de nulle par comme si me dire à répondre au téléphone. Je lance un regard furieux dehors la fenêtre. Avec réticence, je réponds. Allô ? Rien. Allô ? Qui est là ?! La tonalité. Cui Cui ! Il me moque. Comment a-t-il fait ça ? Est-ce que un oiseau peut utiliser un téléphone ? Merde. Je devenais fol. Un oiseau ne peut pas utiliser un téléphone. Cui Cui ! Non ! Tu ne peux pas ! Je cours à la fenêtre. Rien. Ce n'est pas possible. Je ouvre la fenêtre avec colère. OÙ ES-TU, TU CONNARD !? Calmement le geai bleu vole à la branche en face de moi comme il était là tout le temps. Stupéfait, je le regard. Il incline sa tête. Les yeux noirs et infinis. Ils percent mon âme. Tout je peux voir est mon reflet.

« RECIT ROUSSELLIENNE » D'UNIKO CHEN

Il était une fois, il y avait un riche qui posséda un ours, dont la peau valait beaucoup puisqu'elle était tellement belle. Un jour, un banquier s'approcha du riche en proposant une transaction : il voulait acheter la peau de l'ours en lui payant cinq kilos de l'or. Le riche l'accepta tout de suite et alors signa le contrat même s'il n'eut pas encore tué l'ours.

Après avoir signé le contrat, le riche se rentra chez lui et se prépara à tuer l'ours pour prendre la peau. Au moment où l'ours le découvrit, il était déjà trop tard : il se trouva ligoté et entouré pas des fusils, incapable de s'y échapper. Étant plein de chagrin, l'ours le maudit avant sa mort : « Verrez bien ! Je m'en vengerai même après ma mort ! Vous me trouverez partout même après ma mort ! »

Après que l'ours fut mort, la peau de l'ours était vendue au banquier, qui voulait en tirer profit. Au lieu de chercher un autre acheteur qui voulait payer plus de cinq kilos de l'or, le banquier essaya de la « couper » en petits morceaux et de la vendre partout. Précisément, il créa des feuilles de papier, par lesquelles les acheteurs gagnaient le droit d'obtenir une partie de la peau. En bref, elles étaient comme des actions ou des fonds mutuels qui venaient de la peau de l'ours.

Quelques acheteurs essayèrent de savoir plus d'information à propos de la peau avant d'acheter ces papiers, mais la plupart des acheteurs les achetèrent sans s'enquérir plus prudemment, et certains d'entre eux même croyaient que les feuilles de papiers eux-mêmes valaient beaucoup. Puisqu'il y avait toujours des gens qui voulaient les acheter, la prix de ces papiers s'augmentait, donc on profita même de les acheter, de les vendre, de les racheter et puis de les revendre sans arrêt. Quant à la malédiction de l'ours, elle semblait plutôt une blague. On trouva l'ours---ou plutôt les titres de l'ours--- partout dans le marché, mais cela ne fit pas du tout de mal.

Il semblait que tout aille bien, jusqu'au un jour où la peau disparut. Sans la peau, tous les papiers devinrent des papiers ordinaires, ils ne valaient plus rien, et alors on ne gagna rien à la fin. Ironiquement, même si on ne trouvait pas la peau, l'ours restait encore partout puisque le marché devint un vrai marché de l'ours, qui veut dire le marché baissier. Ici, la malédiction se réalisa.

Alors, ne vendez pas la peau de l'ours en un jour, ou vous le trouverez partout.

« APHORISMES » DE KATARINA EVANS

Qui jette le jugement sur les autres est celui qui a le plus besoin de soutien. (Paradoxe)

L'harcèlement est une combinaison fâcheuse de l'insécurité, la solitude et le manque du pouvoir dans d'autres aspects de la vie. (Définition)

Le but de la vie est unique selon l'individu, le résultat de l'état d'esprit d'une personne particulière. (Définition)

Ceux qui parlent par extrêmes n'ont pas une grande capacité de comprendre les sujets les plus complexes. (Litote)

Qui apparaît le plus joyeux subit les plus grands tourments. (Paradoxe)

Un vrai sens de se comprendre est à l'amitié comme l'eau est au poisson. (Parallélisme)

Les normes font partie dans un cycle éternel de changement, comme les modes de vie qui deviennent popularisées dans la culture. (Analogie)

Nous avons la tendance d'être attiré à ceux qui nous ignorent, mais nous avons la tendance d'ignorer ceux qui sont attirés à nous. (Inversion)

Des plus brillantes têtes sont souvent associées avec des actes paresseux. (Antithèse)

Les relations ne meurent jamais un mort naturel—comme des plantes dans un jardin, elles meurent à cause d'un événement traumatique tel que le déchirement ou simplement la négligence accumulée. (Analogie)

« POLAR » D' EVA PULLANO

« Manesquier, viens ici! Sous la table! Vite...dépêche-toi! » cria Milan. « Ouais, j'essaie, j'arrive ! » répondit-il, la sueur tombant du son front.

...Tremblant et complètement vidé d'énergie, il a rassemblé tous ses efforts pour aller vers l'endroit où se cachait Milan. «Merde» murmura-t-il dans sa barbe. Il savait que leur projet n'avait pas été suffisamment répété, que Milan était trop spontanée et insouciante. Mais peu importe, il était maintenant coincé avec lui et les deux devaient trouver un moyen de sortir.

« Bon, alors », Milan commença, « si on prend la route là-bas » il signa avec son main le chemin le plus abandonné, « mais il faut créer un diversion...les femmes de la banque sont là, l'homme, il est là. Personne pense que nous avons des fusils donc ça nous aide...on va quitter par la sortie centrale, ça va aller. Il le faut. »

Et comme si Milan était un expert, chevronné, les deux braqueurs de banque ont franchi la porte d'entrée et sont arrivés au trottoir animé de la ville.

Dans les semaines suivant leur aventure passionnant, Manesquier et Milan se délectaient dans la gloire. La montée d'adrénaline que Manesquier avait eu, c'était incomparable à d'autres choses dans la vie. C'était différent de tout ce dont il avait fait partie dans la vie comme il savait qu'il ne pouvait pas faire des comparaisons. Les deux vivaient dans la maison de Manesquier comme des rois dans un grand château qui est devenu une oasis de pensée pour des projets de l'avenir, pour d'autres vols. Les deux ont été accrochés. Ce que Milan pensait allait être son dernier emploi, avait maintenant ouvert une nouvelle porte. Milan n'avait jamais eu de partenaire dans son travail, donc c'était une nouvelle expérience pour lui.

Mais leur temps serait bientôt fini car il y aurait un nouveau détective en ville. À Paris, il avait suivi un nombre de braquages de banques qui avaient passé autour de la Métropole commis par, comme il le pensait, un homme spécifique.

« CRYOCORPS, LA NOUVELLE FONTAINE DE JOUVENCE » D'ALAINA BUTNER

C'était l'année 3013. L'humanité n'eut pas encore découvert une façon de ne plus vieillir. La fontaine de jouvence était un sujet important et urgent. L'humanité s'affaiblissait. On détruisait lentement la planète et elle ne pouvait plus nous soutenir. Les ressources naturelles diminuaient et nos corps ne s'adaptaient pas assez vite.

Amandine ramassa la brochure qui était sur la table et la lut un peu. Il y était écrit dedans des renseignements sur une sorte d'hibernation cryogénique. Elle eut été récemment développée pour aider ceux qui avaient les moyens à se geler cryogéniquement pendant un temps prédéterminé par l'hôte. Elle avait certainement les moyens et la brochure était convaincante.

Elle réfléchit au pour et au contre. Elle fut triste qu'elle eût besoin de considérer cette option. Elle n'avait que 23 ans. Elle voulait voyager, elle n'eut pas vu beaucoup de pays. Elle grandit à Boston et ne quitta l'état que 4 ou 5 fois. Beaucoup de gens eut déjà choisit cette méthode d'éviter la vieillesse. Elle lut un peu plus :

-- Gelez-vous cryogéniquement dans un réservoir confortable fait sur mesure à vos besoins et votre aise ! Réservez un réservoir aujourd'hui !

-- Choisissez la durée de votre confinement ! Tout est à vous de contrôler !

-- Mettez des photos et des mémos sur l'extérieur de votre réservoir ; votre famille peut vous rendre visite et remplir vos vœux avant la fin de votre duration !

Elle en avait marre d'être une girouette. Elle décida qu'elle le ferait. Elle n'y vit aucun inconvénient. Elle pouvait choisir la durée ; elle pouvait le faire pendant quelques années et après, si le monde ne s'améliorait pas, elle referait une durée.

Elle s'assit à la table et commença à écrire la lettre.

« Maman,

Ne t'inquiète pas. Je ne suis ni malade ni en difficulté. Tu te rappelles de la brochure que tu m'as donnée avant ? J'ai décidé de la faire. Je pense que c'est une bonne idée. Je t'écris parce que je veux que tu fasses attention qu'à la fin de ma durée, ils doivent me faire partir. Je ne veux nullement rester plus que 5 ans. J'ai envie de voir Paris. J'ai besoin de voir Paris.

Merci, je t'aime. Bisous, xoxo.

Amandine. »

Elle savait que sa maman serait heureuse. Cette méthode de survivre devenait populaire. Heureusement, l'établissement principal se trouvait à Boston donc sa mère pouvait facilement lui rendre visite. Pour réserver un réservoir, il fallait appeler à l'établissement et leur donner tous les renseignements par téléphone ainsi que remplir un formulaire et le leur donner en arrivant. Elle regarda le formulaire. Nom, âge, date de naissance, état civil, lieu de naissance, renseignements sur la santé, renseignements sur l'origine des parents, renseignements sur l'origine des grands-parents.

Et, en grosses lettres toutes noires en bas de la page il était écrit :

« **TOUTES RÉSERVATIONS SONT IRRÉVOCABLES.** »

Cela voulait dire qu'après avoir fait une réservation, elle ne pouvait pas être changée. Elle comprit et donna ses renseignements par téléphone. Elle prit le formulaire et conduisit à l'établissement. Pendant le voyage, elle pensa à Paris. Quand elle arriva, elle sortit de la voiture et regarda autour d'elle et vit des gens partout. Il y avait de petits groupes de gens qui faisaient des tours guidés – ils eurent été mis dans des groupes désignés par lettres A, B, et C. Par téléphone elle eut été dit qu'elle était dans le groupe C.

Amandine trouva son groupe et les suivit dans le bâtiment. Elle écouta celle qui menait le groupe, une jeune femme avec un manteau blanc.

« Ce group est pour ceux qui ont déjà réservé un réservoir ! Si vous ne l'avez pas fait, vous êtes dans le groupe incorrect ! Il faut aller trouver votre groupe ! Tout le monde est là ? Ok ? Ok! Allons-y. »

Ils la suivirent dans le bâtiment.

« Bienvenue à CryoCorps, l'établissement principal le plus efficace et biologiquement utile pour la gélation cryogénique. Dans cette zone on garde nos réservoirs. Avant d'entrer, vous irez mettre vos affaires dans un réceptacle qui sera mis devant votre réservoir. Après d'avoir mis vos affaires dans le réceptacle, suivez-moi aux réservoirs où vous trouverez le vôtre avec le nombre d'ans que vous

resterez et une minuterie qui montre ce qui reste de votre durée. Suivez-mois aux réservoirs s'il vous plaît. »

Tout le monde fit la queue et ils la suivirent. Elle les mena à une pièce où il y avait vingt réservoirs, tous spécialisés pour chaque personne. Il y avait écrit le nom, l'âge, et la durée de chaque participant. Elle appela chaque participant un à un à leurs réservoirs respectifs par nom et durée.

« Jacques, 3 ans. Lucas, 6 ans. Marine, 2 ans 5 mois. Agathe, 12 ans. »

Elle fit tous les noms et finalement elle arriva au nom d'Amandine.

« Amandine. Oh ! 20 ans? 20 ans, Amandine. »

« Quoi ?! Ce n'est pas correct ! Je veux rester 5 ans et non pas 20 ans! » cria-t-elle.

« Je suis désolée. La réservation a été déjà faite. Vous devez continuer. Il faut compléter la durée. La loi l'exige parce que la gélation cryogénique est très chère et il ne faut pas gaspiller de l'énergie. Je suis désolée mais vous devez le faire, il n'y a aucune d'autre option. »

Amandine fut désespérée. Elle pensa à Paris. Elle ne savait même si Paris existerait dans 20 ans. Derrière elle, des policiers restaient debout pour s'assurer que personne ne quittait la pièce.

« Je suis désolée, répéta la femme dans le manteau blanc. Mais il faut y aller maintenant. »

C'était futile. Elle savait que c'était futile. Elle se mit à marcher à son réservoir. Elle regarda la minuterie qui commencerait dès que la porte fermerait. Elle garda la pensée de Paris dans sa tête. Tout ce qu'elle pouvait faire c'était espérer que Paris existerait.

Elle fit un pas dans le réservoir et la porte se ferma. La minuterie commença et elle devint fatiguée.

« Qui vivra verra Paris », se dit-elle.

« LE DINDON LE JOUR AVANT THANKSGIVING » DE KYRA HAUCK

Bon, c'était prévu. Je n'ai plus de corps, mais je savais que c'était mon destin depuis toute une année. *Glou glou*. O, si j'avais mieux profité d'hier ! C'était le jour avant Thanksgiving, le dernier jour de ma vie. Et qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai dormi. J'ai dîné. Et puis j'ai redormi. *Glou glou*. Quel jour final ! Rien de spécial. Franchement, rien du tout. Mais en fait j'ai oublié quel jour c'était hier. J'oublie des choses importantes tout le temps. C'est peut-être à la cause de la taille du cerveau. *Glou glou*. Qu'est que je disais ? Quelque chose par rapport au jour ? Tiens ! Où est mon corps ?! Qu'est qui m'est arrivé ?! Suis-je mort ? Ben, mais oui. C'est ça. Je suis mort. C'est terrible, ça. *Glou glou*. J'étais si jeune ! Et demain je me trouverai sur la table. Ben, pas moi, mais mon corps. De plus, où est-il ? Mon corps... Est-ce que je l'ai perdu ?! Comment c'est possible ?! Ah, non. Je n'en ai plus parce que je suis décapité. C'est ça. Mais c'est un peu triste, non ? J'ai fort aimé mon corps. Il était très gentil. Et actuellement je ne suis qu'une tête. Une tête perdue, je dirais. Perdu... qui est perdu ? Suis-je perdu ? Non, ce n'est pas correct. Mon corps ! Mon corps est perdu ! Où est-il ? Suis-je mort ?! *Glou glou*.

« RAYMOND QUENEAU : UNE VERSION FANTOMATIQUE » DE BRYAN LAPOINTE

Quand j'ai vu le soleil de cette journée, qui avait une ambiance de mort avec ses rayons puissants auxquels la chaleur appartenait, j'aurais bien aimé crier ou échapper à la grandeur de l'horreur à cause du fait que j'ai dû monter dans un autobus. Chaque personne autour de moi semblait distante : leurs yeux, vides, leurs mains et leurs visages, pâles, et leur présence a créé un sens de l'omniprésence de grands ombres. La chaleur donnait l'impression que la mauvaise odeur des corps sans vie avait envahi la ville, malgré la beauté de plusieurs fleurs à côté des rues, malgré la grande circulation qui se développait. Le soleil, avec la position de ces objets et ces personnes, a établi d'ombres énormes, qui ressemblaient mieux aux pierres tombales dans un cimetière qu'à une ville. Cette situation m'embrouillait.

Le squelette le plus louche d'entre ces squelettes dans l'autobus était un jeune homme. La longueur de son cou renforçait le fait que peut-être que ces gens soient des zombies. Mais j'ai trouvé que la décoration de son chapeau, avec une tresse au lieu de ruban, lui donnait une atmosphère de normalité. En ce moment, j'ai eu peur. L'horreur que quelqu'un peut noter dans chaque étranger de la ville, surtout dans un autobus, évoque la terreur de la vie quotidienne, et bien sûr, sa banalité. Le jeune squelette et un autre voyageur se parlaient avant qu'il n'ait trouvé une place libre. J'ai été frappé par cet échange. Alors qu'ils aient un comportement des corps sans vie, il semble que ces gens pouvaient se communiquer.

La situation est devenue de plus en plus effrayante. Un peu plus tard, j'ai vu encore le même jeune homme, qui bougeait de façon plus fantomatique avec ses membres très pâles et maigres. Je pouvais voir la transparence de l'air autour de son corps sans vie, bien qu'il ait eu une conversation avec un ami qui lui donnait des conseils concernant un bouton supérieur de son pardessus.

Voici mon histoire lugubre qui définit presque la réalité fantomatique de la vie quotidienne et banale.

« EXERCICE DE STYLE 'PHILOSOPHIQUE' » DE SAARA MOHAMMED

Le train semblait voyager nulle part. Pour ajouter à mon ennui, un jeune homme, avec une vie pleine pour vivre, montait portant un chapeau avec des ornements superflus, un signe d'une naïveté dont j'ai envie. Après qu'il a passé du temps à parler avec un vieil homme, donnant du temps aux personnes qui n'en ont pas assez restant, il descendait et restait à la gare, où il a commencé, après tout. Pour finir, il parlait avec un ami au même sujet pour lequel je le remarquais premièrement: son habit. En particulier, il se concentrait sur les détails, sur le premier bouton sur son pardessus, qui avait besoin d'être remonté. Nous avons vraiment retourné à l'endroit d'où on est parti.

« LETTRE DE PARDON » DE KEVIN CHUNG

Cher Jean,

Je suis vraiment désolée de ne pas t'avoir écrit depuis si longtemps et espère que tu veux bien me le pardonner. Se déroulent les pensées d'introspection de ce que tu fis quand tu avais encerclé mon âme susceptible. Il faut que tu comprennes... il est rare que je m'associe avec des bêtes vaniteuses. Tu as raison que tu n'as pas besoin de t'excuser. Dès qu'apparut la jeune femme, je disparus. Merci de ne pas m'offrir d'excuses de ton infidélité ; ennuyeuse est incompetence, inutiles tes histoires.

Je me donne le plaisir de te communiquer que j'ai trouvé quelqu'un d'autre qui est plus sensible et gentil que toi. Je te remercie de ton amiable attention à ma vie privée. Il me semble que tu te fis du tort et réalises finalement que je t'ai quitté sans ambition de nous réunir. Un mauvais rêve est ce qu'était notre relation. Je suis ravie d'entendre que tu n'oubliais pas mon sourire pour que la misère que tu m'as donnée soit partagée. Je te suggère d'y penser souvent.

Je tiens à te signaler que je doute que je puisse te croire. Tes affirmations que tu m'as toujours aimée sont incompréhensibles. Serais-je vexée si tu m'avais aimée ? Y aurait-il tant de larmes ? Dans le cas de l'amour, je t'aurais suffi. Il n'y aurait pas eu de raison pour chercher une autre ; nous constituions la relation, pas nous plus une autre.

Comme tu as écrit, je me trouve heureuse dans les bras de quelqu'un d'autre. Je n'ai pas envie de te revoir. J'ai tourné la page avec toi, et je te conseille de faire de même. Veilles trouver ici l'expression de mes vœux les plus sincères à l'occasion de ta lettre.

Jeanne.

« LETTRE OFFICIELLE » DE RACHEL LEWENAUER

Paris, samedi 26 octobre

Ladurée
75 Champs-Élysées
75008 Paris
France

Cher Monsieur, Chère Madame,

Ayant appris que vous offrez la poste de dégustateur au boulanger-pâtissier, j'ai lancé des cris de joie. Après dix ans au monde de finance, cette opportunité me rend heureuse. J'ai le plaisir de vous faire connaître mon désir de travailler à votre pâtisserie.

Premièrement, je me spécialise dans la consommation des desserts sucrés. En fait, c'est ma nourriture préférée. Quelque fois mes parents et mes amis expriment leur souci pour ma santé, mais rien ne peut gêner ma passion pour les pâtisseries. J'aime toutes sortes de desserts, sans préférence vers le chocolat ni vanille. La nourriture du petit déjeuner est ma spécialité.

En plus, je n'ai aucune capacité culinaire. C'est un avantage à cause du problème d'« Autant de têtes, autant d'avis ». Je ne donne pas des opinions sur le processus, seulement les opinions sur la saveur des bonbons au vrai argent comptant. Les seuls conseils que je peux donner sont financiers ; en conséquence, c'est une situation sans perdant ! Acceptez, monsieur et madame, mes très sincères remerciements pour cette opportunité. J'espère que ma demande sera prise en considération.

Bien amicalement,
Rachel Lewenauer

« REPONSE D'ELIZABETH A HENRI » DE WAYNE NG KWING KING

Henri,

Tant de fois j'ai songé à refaire ma vie loin de toi, ô frère maudit qui hante mes nuits comme un loup surgissant des ténèbres. Mais à chaque mauvaise nouvelle, c'est ton empreinte que je vois, comme un marché conclu avec le diable pour que mon malheur persiste jusqu'à la fin des temps. Il ne suffit que d'apercevoir la brume pour se préparer à un orage.

La venue de ta lettre ne présage rien de bon. Il m'est pénible de constater que malgré que je t'aie survécu toutes ces années, je vois ma famille à ta merci encore une fois. Mon propre fils est maintenant confronté à des hallucinations terribles à cause des décisions cruciales sur maman que tu le forces à prendre. J'ai essayé de l'éloigner de ton emprise le plus possible mais inévitablement, comme un métronome rouillé remis sur pied, la pendule oscille entre nous deux. Que c'est terrible pour Juno d'avoir à choisir entre sa jeunesse et sa grand-mère, au lieu de son oncle dont l'égoïsme et la rancœur ont mangé tout ce qui restait de bon dans cette famille.

Néanmoins la dernière chose dont je voudrai qui arrive en cette saison de Noël, c'est te donner la satisfaction d'avoir blessé maman. Tu es et tu resteras le frère que je n'ai jamais eu et que mon fils ne connaîtra pas, un étranger sans âme errant parmi les photos de famille. Oublie ta vengeance si tu crois avoir été la victime de tant de haine injustifiée car nul ne peut comparer le regret et la souffrance dont ton âme sans foi ni loi, une pierre à la place d'un cœur, a engendré dans la famille. Adieu, bête maudite, car par le sacrifice de Juno, je te bannis à tout jamais de notre vie et de nos cauchemars.

Elizabeth

« LES APHORISMES » DE CAROLINE HUTCHESON

1. L'ignorance ne vit pas seulement dans les cerveaux des illettrés.
2. Plus souvent que non, un sourire n'est qu'un masque.
3. Ni la passion, ni la folie, ne peuvent disparaître avec le temps.
4. Quand on trompe ses amis, on trompe soi-même.
5. En étudiant l'histoire, on apprend comment prédire l'avenir.
6. Un cœur brisé n'est qu'un vase tombé : on peut coller les tessons, mais on peut toujours voir les fissures.
7. La progression de la douleur au bonheur passe comme les saisons : on ne peut pas l'arrêter.
8. Dans l'amour, tout le monde joue le même jeu, mais personne ne connaît les règles.
9. Être rancunier est être une lâche.
10. Entre l'amour et l'haine, l'indifférence est l'émotion la plus dangereuse.

« MOMENT DE DECAPITATION » D'ARI BROWN

VLAN BAM BOUM BING BANG VLAAAAAAN holà mon cou me fait mal mais je ne sais pas pourquoi. oh waouh je me bouleverse quelqu'un d'autre me bouleverse probablement parce que je ne sais pas pourquoi je le ferais à moi-même. mais je veux aller plus vite plus rapidement avec la vitesse du meilleur conducteur. tourne à gauche tourne à gauche. il n'y a rien à faire sauf tourner à gauche. vroum vroum j'entends des autres conducteurs me passer mais je sais qu'il faut que je m'arrête de me bouleverser. waouh je roulais longtemps ça c'est ouf et au début je le trouvais marrant un peu mais maintenant c'est un peu plus louche un peu barjot. en fait je croix que tout ici n'atteignent pas à la somme correcte. en fait je croix que ça c'est mon corps. et mon corps ne bouge plus. mais moi je bouge. mais mon corps ne bouge pas. et maintenant je me pose sur le tableau de bord. VROOOUUUM VROUM VROUUUUUM et la course ! ça continue ! il faut tourner à gauche, je ne peux pas rester ici sans motion ni gaz ni puissance quand tout le monde me passe. waouh je dois être un peu dingue ou quoi parce que je suis étourdi, le sol, le tableau de bord, c'est incorrect, il ne doit pas, être cassé comme ça, et le, pare-brise, fracassé, éclaté, partout, et les étoiles qui—

« LES TRUISMES » DE SAMANTHA PINTO

Il est nécessaire de s'aimer, parce que personne ne vous aimerait autant vous pouvez aimer vous-même.

Le crépuscule n'est qu'un signe d'une autre occasion perdue.

Quand on dort, on manque toutes les possibilités du jour. Mais, pour accomplir toutes les choses, il faut dormir huit heures.

Soyez un chef, mais en même temps assurez-vous d'écouter des opinions des autres.

Le travailleur qui arrive le dernier reçoit le café froid.

Soyez la personne que vous voudriez être. Il n'y a personne qui peut être vous, sauf vous.

Saisissez la journée ; autrement vous serez réveillé toute la nuit.

Vous pensez que vous êtes altruiste, mais qui va prendre la dernière pièce du gâteau ?

Soyez en bonne santé, sinon c'est simplement l'insanité.

Souriez comme sourit votre mère, vous avez probablement les mêmes dents.

« FIGURE DE STYLE » D'ANGELA TAYLOR

Dans les années qui passaient avec le vent et le passage du temps, au contraire de vos opinions, mon hypothèse sur l'avenir de l'Amérique se révèle une vérité de l'Amérique du présent. Et à ce moment-là, je l'ai dit. Et alors je doit dire encore, « quelque grands et soudains que soient les événements qui viennent de s'accomplir en un moment sous nos yeux, l'auteur du présent ouvrage a le droit de dire qu'il n'a point été surpris par eux. » Mon hypothèse du passé était votre réalité. La liberté est une précieuse valeur, mais elle peut aussi devenir toxique.

Les idéaux de l'Amérique étaient au fond de tous les gens dans cette nation, mais avec le passage du temps, ils deviennent un poison de la population. Ils continuèrent donc de créer une nation inondée de gourmandise et d'avidité. En Amérique, les rivières s'écoulent avec la vitesse de la liberté et les arbres restent avec la force de la fierté nationale. Les montagnes majestueuses résonnent les échos d'égalité. Le force de ces valeurs engage votre style de vie, basé sur les choses matérielles comme l'argent, la nourriture, et l'apparence. Vous chantez des champs ambre plein de céréales, les céréales qui sont la fondation de tous vos nourritures, le sirop de maïs. Et il est aussi le coupable pour votre grosseur. Un américain n'est jamais satisfait avec la condition de sa vie. Il y a toujours plus de choses à acquérir.

C'est le légende de l'épidémie qui s'appelle le consumérisme. Tous les gens sont vulnérables à cette maladie, ce poison mental. Il est enfoncé en vous. Il commence avec les générations du passé, et il continue de génération en génération. Un polluant dans le vent qui vous caresse un jour au printemps, chaud et naïf. C'est aussi une toxine dans les rivières qui amène votre liberté d'une mer à l'autre. Il est inévitable.

« FOCALISATION ONIRIQUE » DE CRISTINA GLAKAS

Avec la bicyclette, je me plaisais dans la forêt. J'étais surprise que le chemin de terre fût aussi facile à traverser. L'alarme sonnait mais le rêve continuait encore. Il faisait une brise légère et j'appréciais la chaleur des rayons du soleil qui brillaient parmi les arbres grands et verts. Le lit était doux mais il manquait d'oreiller ; il fallait se lever mais on n'avait pas de désir ni de s'habiller ni d'aller au cours. En plus, le scénario continuait encore.

Tout d'un coup, j'arrivais avec mon ami, - qui n'était pas identifiable, - à une grange. On croyait que c'était un garçon mais on a oublié à cause du changement de l'atmosphère. L'alarme sonnait autrefois. On n'avait pas peur jusqu'au moment de prêter plus d'attention : on voyait des poulets morts et les mouches. A part leur présence, la grange était vide.

Au début, on se trouvait à l'aise parce qu'on était tranquille dans la nature mais la grange avait l'air suspect et mystérieux. Pour la dernière fois, l'alarme sonnait. On savait que je plissais les yeux en observant les poulets morts sur la terre mais on ne pouvait pas voir mon visage ; j'étais dans la scène avec le dos tourné vers le point de vue de la personne qui songeait. Donc comment est-il possible qu'on le savait ?

A ce moment, la porte se ferme haut et fort et il provoquait la reconnaissance de deux enfants dans entrée de la grange. « Vous devez partir car l'homme viendra. Nous n'en dirons rien. » C'était le premier cauchemar depuis très longtemps ! « Qui êtes-vous ? C'est un territoire privé ! » Lentement nous pouvions monter les bicyclettes mais l'homme avait déjà arrivé. Il était à mon côté mais c'était bizarre qu'il ne m'a pas attrapée.

Les mains touchaient le mur froid et les yeux se sont ouverts pour voir ma chambre.

« REPRISE DE LA DEMOCRATIE EN AMERIQUE » DE DAVID MAYS

Quelque petits et lents que soient les événements qui viennent de s'accomplir en une centaine d'années sous nos yeux, l'auteur du présent ouvrage a le droit de dire qu'il a été bien surpris par eux. Dès mon arrivée à l'Amérique du nord au dix-neuvième siècle, une seule croyance me menait : les Américains privilégient au-dessus de tout l'égalité. Dès mon retour au vingtième siècle, je trouve qu'ils privilégient tout au-dessus de l'égalité. L'égalité, qui soutient la démocratie, qui offre à une nation un sens de fraternité et de fierté, qui nous donne l'occasion de mériter notre succès s'abîme en face de l'avantage individuel.

L'état de la politique américaine est actuellement abominable ; on en a démontré bien la preuve en octobre de cette année quand les pouvoirs à Washington D.C. ont sacrifié le bien-être d'une multitude de citoyens, la raison pour laquelle ils sont employés, pour pousser et imposer leurs intérêts personnels. Ce problème qu'avancent tous les membres de la politique nationale, cependant, est né il y a bien longtemps avant octobre, au même moment de la naissance de l'individu.

Disons que la capacité de réprimer l'avantage de l'individu au nom de la nation grandit avec le grandissement de la nation elle-même. La plus grande la nation, le plus grand l'écart entre elle et le gouvernement qui la représente. Je propose respectueusement, humblement, et de toute urgence qu'il faut saisir le pouvoir du gouvernement national et le redonner aux états. Le mérite qu'exhibe un pouvoir centralisé est toujours indubitable, mais quand le pouvoir est contrôlé par un groupe d'individus qui ne voient le gouvernement que comme une façon de s'imposer à la richesse et à la grandeur, toute mérite s'est perdue. Le retour aux pouvoirs gouvernementaux petits sauverait les États-Unis. Le moment où les politiciens connaîtraient intimement leurs électeurs, c'est le moment où ils les traiteraient comme famille ; c'est le moment où ils ne les sacrifieraient jamais ; c'est le moment où leurs intérêts deviendront les mêmes.

« TOCQUEVILLE AUX ETATS-UNIS, UNE DEUXIEME FOIS » DE BRYAN LAPOINTE

Quelques soudaines que soient les décisions que j'ai choisies, malgré le fait qu'une d'elles est mon idée de vivre jusqu'à maintenant en 2013 à l'âge de deux cent ans, le but principal de mes observations suivantes est de résumer mon deuxième voyage aux Etats-Unis. Ce pays, le pouvoir du monde, le bon exemple de la démocratie, a connu plusieurs changements pendant son histoire auxquels j'ai réfléchi afin qu'on comprenne les similarités et les différences avec mon premier livre.

Parmi les observations nouvelles qui m'ont frappé beaucoup, aucune n'a plus étonnement attiré mon attention que la présence des téléphones portables. Comme de l'air qui se trouve partout autour de nous, l'omniprésence qu'exerce ce pouvoir immense règne sur toute la citoyenneté. Il est difficile d'expliquer l'importance tutélaire et absolue et cet objet complexe ; chaque Américain et Américaine en ont, et le téléphone ressemble à la puissance paternelle d'une monarchie. Je veux imaginer qu'une ironie existe dans cette idée. Qu'on la relise : on y rencontrera l'ironie quand on réalise qu'un objet renforce simplement le fait que le sens d'une monarchie, ou une gouvernance régulière et prévoyante, est revenue dans le pays qui a été le plus démocratique dans le monde entier.

La totalité des pouvoirs de ce petit instrument, alors qu'elle illustre la nouvelle technologie du jour, donne son importance quelques mauvaises que soient les influences du despotisme qui pourrait se produire. L'auteur du présent ouvrage a le droit de dire que cette observation souligne encore les vulgaires plaisirs de la démocratie. Le téléphone portable, une chose personnelle à chaque personne, évoque la capacité de beaucoup d'hommes, égaux et doux sous un certain regard, tournant sur eux-mêmes pour se rendre heureux. J'ai découvert que le produit que produise cette évolution du comportement reste un départ de l'espèce humaine. Une mentalité superficielle, où chaque personne du pays ne voit pas d'autres entre eux, ne les touche et ne les sent pas, établit une notion annexe où tous les Américains ont peur de leur concitoyenne.

Tout le monde doit penser à ces observations de la réalité et de la société américaine d'aujourd'hui. La démocratie, comme on a vu et continue à réaliser, produit la liberté et la prospérité, mais aussi y-a-t'il la misère.

« HAÏKUS » D'ANGELA TAYLOR

une mélodie
le ballon rouge dansait
sous le ciel bleu

l'arbre fort et grand
grandissait sous le soleil
doux, puissant et sage

le neige tombait
une rêverie perdue
un flacon de neige

le café au lait
un mélange dynamique
de noir et blanc

tôt la matinée
le soleil se réveillait
avec plein d'espoir

« LETTRE D'EXCUSE » D'ALAINA BUTNER

Cher Jean,

Même après toutes ces années, où mon cœur avait enterré la douleur de sa perte, quand j'ai reçu ta lettre tout a été oublié en quelques seconds. C'est vraiment incroyable pour moi, la disparition immédiate d'une telle douleur ; c'est comme si mon cœur attendait que tu reviennes. Les mois d'angoisse qui ont empêché mon bonheur, les nuits sombres que j'ai passées dans mon lit sans espoir ni optimisme ont disparus. Il n'est pas nécessaire que tu te justifies mais il est en effet nécessaire que tu saches la douleur qui m'avait tourmentée.

Il est inutile de te dire que je me trouvais heureuse dans les bras de quelqu'un d'autre. C'est vrai. En fait, je me suis trouvée heureuse dans les bras de beaucoup de différents hommes au fil des années. Il y avait un seul problème : Je ne voulais être que dans tes bras. La grande distance que mettait mon esprit entre moi et ces hommes sans s'en rendre compte, c'est parce que je t'attendais. Tu aurais dû me revoir ; tu n'aurais pas dû en avoir peur, tu n'aurais pas dû me perdre, tu n'aurais pas dû me laisser tomber dans les bras de quelqu'un d'autre, tu aurais dû te battre pour moi, tu aurais dû faire toutes ces choses ; je regrette de t'avoir perdu, je regrette d'être perdue, et je regrette que tu ne fusses pas assez fort.

J'oublie tout sauf nous. C'est toi et moi maintenant. Moi aussi, j'ai construit ma vie. Nous avons eu assez de peine. Tout ce qui nous reste est l'espoir. Je ne peux pas me permettre de ne pas avoir de l'espoir. Je ne suis qu'un être humain. Après ta démarche, j'ai tout changé. Tu ne faisais plus partie de ma vie. Mon cœur exigeait que je passe à autre chose, mais je ne t'ai jamais oublié.

Ce long silence nous a sûrement changés mais cela ne veut pas dire que je n'ai pas envie de voir ce que tu es devenu. Je suis contente d'avoir la chance de nous redécouvrir. J'attends ton appel.

Mille vœux,
Jeanne.

« LETTRE D'EXCUSE » DE SAARA MOHAMMED

Henri,

Tu demandes quels mots on peut trouver pour recouvrir les années de bannissement. Je ne vais pas essayer de les trouver mais je serais contente que tu m'entendes les oreilles ouvertes. Je crois que tu aimes exagérer, et tu aimes me cibler avec tes émotions, on peut dire que tu aimes me couper l'herbe sous les pieds. Je ne suis pas la raison pour tous tes problèmes, je suis sûr que tu le connais. Notre famille constitue une énigme, on ne peut pas le réparer ni ensemble ni seuls. Et de laisser tomber les résultats sûr moi c'est assez injuste, je pense.

J'espère qu'à Noël tout aille se passer bien, mais si j'y croyais vraiment, je serais une folle. T'as donné assez de soucis à la famille, on ne peut pas te laisser seul. Tu aimes être dramatique, avec tes comparaisons au Kafka, et l'assassinat mental. Tu a créé assez de dégâts. Maintenant le temps est arrivé pour la retraite. Ne m'écris pas avec des doléances, des descriptions de tes pensées, je ne veux pas les entendre. Maintenant, c'est à moi de te dire certaines choses. Et toi, tu ferais bien de comprendre mes pensées, pour une fois.

J'espère qu'on aille fonctionner mieux avec un peu de temps et distance entre nous. J'aurais du temps pour penser et se concentrer sur mes propres affaires, et pas sur tes problèmes. Je pourrais m'occuper de mon fils, dès lors qu'il ait besoin de moi, maintenant en particulier. Si tu ne veux pas m'assurer, me donner tes excuse, c'est ta faute, c'est ton choix. Ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a pas plus à te dire. Je n'ai rien à te dire. Il me semble qu'il y ait des choses dans la vie qu'on ne peut pas dépasser, qu'on ne peut pas accepter, et ici, c'est ton comportement. Je pense que la famille partage mon attitude. Si tu décides de m'écrire, c'est ton choix, mais du point de vue de ce que tu écrites, je ne promets pas que je le lirai. Je sais que pour toi, les excuses ne viennent pas aisément, mais il faut que tu les fasses.

Elizabeth

« LETTRE D'EXCUSE » DE KATARINA EVANS

A Paris, le 1 novembre 2013

Cher Jean,

Ça fait longtemps qu'on a parlé, et c'est gentil d'avoir des nouvelles de toi. D'abord, je veux commencer ma réponse en vous remerciant de ta lettre. Je sais bien que ce n'est pas une tâche triviale de se donner du courage en imaginant toutes les possibles répercussions de cette initiative brave. Il est naturel que tu aies des sentiments très profonds sur ce sujet et j'admire tes efforts de les articuler. C'est pour cette raison que je voudrais te montrer la même courtoisie en retour, et je veux éviter les réponses ambiguës. Ceci étant dit, ma réponse de la question principale que tu m'as posée est : « non, je ne veux pas te revoir ».

Après tout ce qui s'est passé entre nous, je n'en ai aucun désir. Il faut qu'on prenne le temps pour murir tout seul. Dessolée, mon cher, mais le ton dans laquelle tu as écrit ta lettre me montre que tu es encore en train de murir. Mais moi aussi ; c'est un procès qui prend du temps, peut-être même une vie, en fait. Je voudrais pouvoir te conforter, et te dire que je t'aimais pour toujours, mais je ne suis pas sûre si je comprends la vraie importance de ce concept. Et toi ? Crois-tu vraiment comprendre ce que signifie aimer quelqu'un d'autre ?

Je ne m'attends pas à des justifications de toi, et je n'en ai aucune pour m'expliquer non plus. Comme tu as dit, je ne veux pas me justifier, et je ne vois même pas la nécessité quand même. C'est fini entre nous, Jean. Il est inutile de continuer à essayer. On s'est laissé tomber, et en ce procès, j'ai abandonné tout espoir.

Pourtant, tes préoccupations étaient valides. Après tout le brouhaha, j'ai trouvé finalement quelqu'un d'autre— quelqu'un qui m'apprécie. Pour la première fois depuis longtemps, je suis contente et confortable. Peux-tu le comprendre ? Il vaut mieux qu'on ne soit pas ensemble.

Je mentirai si je disais que tu n'étais pas une personne spéciale dans ma vie, mais comme toutes les autres choses naturelles dans le monde, la saison de notre amour a pris fin. Il faut que nous nous partions maintenant pour avoir de nouvelles expériences tout seul, ou en mon cas, avec mon nouveau partenaire. Je souhaite qu'on reste amis, si c'est possible.

Bisous,
Jeanne

« AVANT DE MOURIR, JE VEUX... » D'UNIKO CHEN

1. Choisir une date idéale de mourir et la cercler sur le calendrier.
2. planifier en détail un projet qui contient tout ce que je veux faire avant ma mort.
3. Faire savoir à ma famille que je l'aime toujours, n'importe qui je suis, où je reste, si je suis physique ou spirituelle.
4. Apprendre les détails de mes biens, mes polices d'assurance et ma sécurité sociale pour m'assurer que ma famille obtiendra ce qu'elle devra obtenir après ma mort.
5. Trouver et manger toutes les nourritures délicieuses au monde. Même si certaines entre elles font mal à la santé, cela n'a aucune importance pour quelqu'un qui va mourir.
6. Rendre visite à toutes mes idoles préférées.
7. Écrire bien mon testament et le faire vérifier à mon avocat.
8. Supprimer tous mes comptes des médias sociaux, dont la suppression va symboliser ma mort.
9. Examiner mon projet le jour précédent du jour choisi de ma mort, en découvrant que je n'ai pas encore fini 8 : Quel système compliqué ! Où se trouve l'instruction de supprimer un compte ?
10. Barrer la date que j'ai cerclée et choisir une nouvelle date.

« LA FIN EN ROSE » DE KAYLA SILVERSTEIN

Les fleurs au parc
Les oreilles quand il fait froid
Les cœurs dans un livre de dessins
Le rouge sur le visage

On ouvre la pamplemousse et on voit l'intérieur
On regarde le ciel, avant la nuit et après le soleil

Quand il fait froid, les oreilles sont roses
Le nez du chat est toujours rose
Les lèvres de son amour

Il y a le travail de « Planned Parenthood »,
Décoré en rose
Et le jour de St. Valentin, tout en rose

Rose, un sens de suspension
Avant le « hiss » de la fin du mot
Comme on voit les fleurs à la champagne,
Et arrive à la fin.

« LE PROVERB » DE MARISSA WAIS

Le temps faisait beau, les arbres étaient grands, et les personnes qui se promenaient au parc semblaient heureuses. Il y avait un petit lac avec des canards qui nageaient lentement près des feuilles avec les couleurs qui changeaient. C'était le jour de l'automne typique.

Pour représenter plus avant ce jour de l'automne, un jeune homme arriva au parc avec son papier de New York Times, son cahier de Moleskine, un appareil photo trop grand, et un latté de potiron épice qui était vendu de Starbucks. Son pull d'American Apparel était très grand, bien sûr. Un mec branchouille de l'extrême. *Peut-être je prenais des photos pour l'Instagram*, crut-il. *Quel filtre est le meilleur ? Je ne veux pas perdre des partisans.*

Quelques minutes après qu'il ait commencé de prendre des photos, une femme se promena près du lac. Elle n'acheta pas son pull à American Apparel, mais quand elle s'assit à la terre et commença de lire un livre des poèmes, l'homme fut attention à-t-elle. *Qui est cet homme ? Pourquoi est-ce qu'il me voit ? Est-ce qu'il y a quelque chose sur le visage ? Ah ! Va-t-il ici ? Pourquoi ? Je suis certain qu'il y a de la bouillasse sur le nez.*

« Euh...bonjour ! Comment ça va? » dit-il. *Est-il sérieux ?* Elle répondit que c'allait bien et, pour être polie, demanda-t-il la même question.

« Oui, ça va bien. Dis, quelle livre est-ce que vous lisez ? » demanda-t-elle. Je lisais, mais pas maintenant. Très ennuyeux, oui, mais...euh...je pense qu'il est un peu beau.

« Je lis une collection des poèmes d'Emily Dickinson ».

Il était étonné. Elle est la fille de ses rêves ! « Dis...euh...est-ce que vous voulez aller au rendez-vous avec moi, Marie ? Euh...Francine ? Euh...quel est ton nom ? ».

Elle commença à rire. « Ah...trop de hâte réveille le chat qui dort. Au revoir, Jacques. Jérôme ? Quel est ton nom ? » demanda-t-elle quand elle partit.

« LE MOMENT DE MA VIE OU JE FUS LE PLUS HEUREUX » DE JOSH PARTRIDGE

Il est extrêmement difficile de choisir un seul moment de ma vie que je vais prendre avec moi toujours. Est-ce le meilleur moment émotionnellement? Ou le meilleur moment physiquement? Peut-être les deux? En passant par mes souvenirs, il y avait beaucoup de moments où j'étais particulièrement heureux. Peu compare quand j'ai obtenu mon premier jeu Pokémon quand j'avais six ans. C'était à Noël, et ma grand-mère l'a caché sous des vêtements qu'elle m'a donné. Je ne crois pas un objet ne me fera jamais aussi heureux que j'étais ce jour-là. Mais ce n'est pas mon moment favori. Je veux me souvenir quelque chose que j'ai accompli ce que m'a rendu heureux. Peut-être la première fois que j'ai gagné une course? Encore une fois, peu compare à celle montée d'adrénaline lorsque vous traversez la ligne d'arrivée avant tous les autres concurrents, en particulier pour la première fois. Mais non, ce n'est pas le meilleur moment de ma vie. Je veux me souvenir où je m'ai prouvé quelque chose, et pas nécessairement prouver que j'étais plus rapide que les autres. Je veux me souvenir quand j'ai couru mon record personnel au 3200 mètres au lycée.

C'était le dernier vendredi de mai, ma dernière année du lycée. J'ai eu la formation pour un jour comme celui pour toute ma carrière de coureur. C'était le jour de la rencontre d'athlétisme régional à Milford MI. C'était le jour que je devais courir aussi vite que je pouvais pour se qualifier pour la rencontre d'athlétisme d'état. J'ai dû courir plus vite que 9 minutes et 42 secondes pour 3200 mètres afin de se qualifier. J'avais approché de ce temps pendant la saison régulière, mais je ne l'a jamais battu. Je ne suis pas nerveux en général, mais les heures qui précèdent une grande course sont l'enfer. Il n'y a pas eu un jour où j'étais aussi nerveux que j'étais ce jour, et je ne serai jamais

probablement autant nerveux. J'ai fait toutes mes traditions avant la course. J'ai mangé un sandwich de la beurre d'arachide et gelée 2 heures avant la course. J'ai pris une sieste pendant une heure. Et puis, j'ai levé, couru 2 miles pour échauffement. J'ai étiré, et est allé à la salle de bain trois ou quatre fois parce que j'étais très nerveux.

15 minutes avant la course, les officiels nous ont appelés donc ils pouvaient donner nos boîtes. Cela a été fait par notre temps de semence et mon temps de semence était 9:45. Cela m'a mis comme la 15e tête de série, donc j'ai reçu un "1" autocollant et un "5" autocollant et les mettre sur mon short. Je venais d'apprendre cependant que ces nombres sont qu'une estimation approximative, ils ne sont pas un destin pour votre place dans la course.

5 minutes avant la course, les officiels nous courir à la ligne de départ. Ils nous ont dit d'enlevons nos échauffements et font nos foulées finales. 30 secondes avant la course, les officiels nous avons dit de s'aligner. C'est quand j'étais le plus nerveux, je ne pouvais même pas penser droit. L'officiel a dit "À vos marques." Il leva la main avec un pistolet, et puis BOOM

Je me souviens de cette course comme il était hier. Juste après la première étape tous les nervosité m'a laissé. Cette seule course avait sans doute la meilleure compétition de l'Etat.

Je savais que je devais courir une moyenne de 72,5 secondes chaque tour si je voulais aller à la rencontre d'état. Notre premier tour était 65 secondes. C'était rapide, plus vite que je l'avais jamais couru un premier tour de 3200m. Mais je me sentais bien. Je savais que tout la concurrence se sentait bien aussi et que cela allait être une course rapide. Notre prochain tour était 70 secondes, un peu plus lent mais toujours très rapide. Les deux tours suivants étaient 75 secondes, donc nous sommes passés par le premier 1600m en 4:45. Encore une fois, je n'avais jamais couru le premier 1600m autant rapide dans une course de 3200m. Ces quatre tours suivants étaient sur crans pures, et combien de douleur que je pourrais manipuler. Nous avons couru progressivement plus rapidement. 73 secondes pour le 5e tour, 72 secondes pour le 6e tour. J'étais à 7:10 par six tours, et je savais que j'avais 2 minutes et 31 secondes pour courir ces deux derniers tours donc je pouvais aller a la rencontre d'état. Même si j'étais dans la douleur, je me sentais bien. Nous avons continué à courir plus vite, 71 secondes pour le septième tour. Et puis le dernier tour, j'ai poussé aussi fort que je le pouvais, en courant contre toute la concurrence. Le stade a été fort, c'était la course que les gens voulaient voir. 69 secondes pour le dernier tour.

Après j'ai franchi la ligne d'arrivée, j'ai regardé mon entraîneur. Il criait à moi « 9 minutes 30 secondes! Vous allez aux

états! » Je n'ai jamais été si heureux, si fatigué, en tellement douleur, ou si rempli avec l'adrénaline dans ma vie. Après j'ai parti le stade un de mes coéquipiers a couru vers moi, m'a ramassé et a commencé à me tourner en criant « Vous allez aux états! Vous allez aux états! » Je lui ai dit: « John, vous avez besoin de me mettre sur la terre! »Et juste après ca, j'ai commencé à vomir le contenu de mon estomac.

Je ne suis pas venu en premier, loin de là, j'étais le huitième coureur, mais ce n'est pas le point. J'ai prouvé quelque chose à moi-même. Pour une grande partie de ma vie je me suis entraîne pour ces 9 minutes et 30 secondes, et il m'a fait le plus heureux que j'aie jamais été dans ma vie. Si je devais choisir une mémoire à prendre avec moi pour toujours, ce serait elle.

